



JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1764.



EXPLICATION

Des Noces de CANA. JEAN II. I.-II,

MONSIEUR!

VOUS m'invitez aux *Noces de CANA*, dites-vous, c'est à dire que vous me demandez d'examiner ce qui se passa dans cette occasion, parce que vous avez remarqué dans le *Narré de l'Evangeliste*, quelques circonstances, qui vous font de la peine. Vous m'en marquez quelques unes. Vous exigez donc de moi que je paraphrase cet endroit de l'Evangile, & qu'en che-

min faisant, j'aplanisse ce qui vous a arrêté. Je vais tâcher de vous contenter.

Trois jours après, dit ST. JEAN, il se fit des Noces à Cana, en Galilée, & la Mère de JESUS y étoit.

La date de cette Fête paroît être trois jours après le départ de JESUS pour la Galilée. Il y a beaucoup d'apparence que ceux chez qui se faisoit cette Noce, étoient des Parens de la Vierge. Il semble même, par la Narration de ST. JEAN, qu'elle y étoit venue avant J. C. pour rendre dans cette occasion quelque service à ses Parens. La Tradition veut que ce fussent les Noces de MARIE, Sœur de la Bienheureuse Vierge, qui se marioit avec CLEOPAS, ou ALPHE'E.

JESUS fut aussi convié aux Noces avec ses Disciples. La Mère de JESUS y étant, ce fut un motif de l'y inviter aussi avec PHILIPPE, & trois ou quatre autres Disciples, que le Sauveur avoit déjà à sa suite, ou du moins qui venoient l'écouter de tems en tems, & qui començoient à l'honorer come le Messie.

On pourroit être surpris de ce que JESUS se trouvoit à des Noces, & il paroît, MONSIEUR, que c'est une des premières difficultés que vous vous êtes faite sur cette Histoire. A la vérité vous n'y

insistés pas beaucoup, & vous ne me la proposés qu'en passant: Mais d'autres, moins bien disposés que vous pour la Religion, l'ont fait d'une manière fort apuïée. *Quoi, disent ils, peut-on croire qu'un Homme aussi grave, aussi austère que JESUS, ait assisté à des Noces, où l'on se permet presque toujours des excès & des indécences incompatibles avec le caractère d'une Personne sérieuse?*

On répond à cela, qu'encore que ce Divin Sauveur fut naturellement sérieux, il ne faut pas se le représenter come un Misantrope, ennemi de la Société, & refusant de se prêter aux plaisirs les plus innocens, tels qu'étoient ceux qu'on pouvoit goûter aux Noces d'un Ami, & peut être d'un Parent. L'exacte sainteté de J. C. n'a rien d'incompatible avec une Fête de cette nature.

La plupart des Interprètes remarquent encore, qu'il y a beaucoup d'aparence que le Sauveur, en assistant à cette Noce, voulut marquer qu'il aprouvoit le Mariage en général. Il voulut faire voir, que cet état n'a rien de contraire à la qualité de Chrétien. C'étoit un raffinement d'une spiritualité mal entendue, que les déclamations de quelques Anciens contre le Ma-

riage. C'est un état qui est saint dans son institution. Il tire son origine de Dieu lui même, qui l'a établi, come un sage moyen de pourvoir à la conservation du Genre humain. Cette douce Société étoit nécessaire pour le bien de l'Homme, pour le soulagement mutuel, pour l'éducation des Enfans, pour maintenir l'ordre & la tranquillité dans le monde.

JESUS, se trouvant à une Noce, semble encore nous insinuer, que les Repas que l'on prend ensemble, dans ces occasions, sont innocens. L'usage a toujours été, même parmi les personnes les plus réglées, de faire alors des Assemblées de Parens & d'Amis, & de goûter les plaisirs qui accompagnent ces fortes de Fêtes. Le Sauveur, se trouvant à des Noces, nous montre que la Piété ne doit pas être trop scrupuleuse, qu'elle ne doit pas fuir tous les lieux de divertissement & de récréation.

Outre cette Noce, J. C. n'a pas fait difficulté de se trouver dans divers autres Repas, quand l'occasion s'en est présentée. Cela donna même lieu à ses ennemis de l'accuser d'être un Homme de bone chère. Les Repas que l'on prend quelquefois ensemble, ont leur usage. Ils sont propres à entretenir le comerce parmi les Hommes, à

cimenter l'union des Familles, & des autres Sociétés. L'ouverture de cœur que l'on a les uns avec les autres, dans ces occasions, fortifie les anciennes, & nous en fait contracter de nouvelles: Après tout, vouloir condamner tous les Festins, c'est prétendre être plus sage que J. C. qui n'a pas fait difficulté de se trouver à des Noces avec ses Disciples, & dans divers autres Repas. Je fais bien que l'on peut répondre, qu'il ne s'y rencontroit que pour avoir occasion de répandre sa Doctrine. Il mangeoit avec les Publicains pour les convertir. Mais cela prouve toujours, que ces Repas ne sont pas condamnables en eux mêmes, car la bonté de l'intention ne peut pas rectifier une mauvaise action.

Il faut, MONSIEUR, que je vous transcrive ici ce que j'ai lû dans un Livre fort estimé, sur les facilités que les Repas donnoient à J. C. de communiquer ses instructions. „ L'occasion d'un Repas, *dit-il*, „ peut-être une conjoncture favorable pour „ instruire. La diversité des caractères „ qui s'y rassemblent, la liberté des esprits débarassés alors de tous les autres soins, la disposition même des corps „ qui comencent à se ressentir des soula-

» gemens que l'on donne à la Nature, la
 » variété des sujets de parler que la Table
 » présente, tout cela concourt à procurer
 » des ouvertures à différentes sortes de
 » Moralités (*).

On alegue une raison, qui devoit éloigner J. C. de cette Noce, c'est que dans ces sortes de Fêtes, on se permet presque toujours des excès & des indécences incompatibles avec le caractère de J. C. La réponse à cela c'est qu'il y a beaucoup d'apparence que les Juifs célébroient leurs Mariages avec beaucoup plus de décence que nous. L'Auteur que je viens de vous citer dit, que de cela même que le Sauveur va à une Noce, on en doit conclure, que tout s'y passoit dans la bienséance. Si l'on n'eût pas banni des Noces de Cana, *dit-il*, la licence & les folles joies qui règnent parmi nous dans ces sortes d'Assemblées, il n'y a pas apparence qu'on eût pensé à y inviter des personnes aussi graves que J. C. & ses Apôtres. On peut ajouter, que quand même la coutume auroit été de s'échapper un peu dans ces occasions, il étoit à présumer que sa présence, son maintien & ses discours auroient

(*) La Religion Chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes. *A Paris 1745-*

empêché les Convies de s'oublier, & les auroient contenus dans le devoir.

Ce font là des raisons assez spécieuses, mais cependant de simples raisons de convenance, qui ne peuvent pas tenir contre des preuves de fait. Or on prétend prouver, qu'il se comit bien des excès à cette Noce, que l'on y but plus qu'il ne falloit. Et l'on fait que lors que les gens ont pris trop de vin, on doit s'attendre à bien des discours licentieux. Vous me laissez entrevoir, MONSIEUR, que vous ayez beaucoup de penchant à croire, que ces Convies ne se tinrent pas dans les bornes d'une exacte tempérance. Voyons donc ce qui en est, en suivant la Narration de l'Évangéliste. *Le vin manqua*, dit-il, c'est déjà un préjugé, qu'il s'en étoit beaucoup bû. Mais ne précipitons pas nôtre jugement, & voyons la suite.

Le vin venant à manquer, la Mère de JESUS lui dit, ils n'ont point de vin.

La Vierge s'étant aperçue que le vin alloit manquer, voulut rémédier à cet inconvenient. On peut suposer, avec beaucoup de vraisemblance, que la vraie raison de ce que le vin manqua si tôt, c'est que ceux chez qui se faisoit cette Noce n'étoient pas des gens trop bien partagés du côté de la fortune. La sainte Vierge,

pour prévenir la confusion qu'alloient avoir ceux de la maison, d'être sans vin au milieu du Repas, expose leur besoin à son Fils. Elle est d'autant plus autorisée à le faire, qu'on pouvoit croire que J. C. & ses Disciples étant survenus, avoient contribué à consumer plutôt les provisions.

La Vierge se regardant come de la maison, prend beaucoup d'intérêt à ce qui s'y passe. Elle avertit donc son Fils de l'état des choses, premièrement pour se décharger dans son sein de l'inquiétude où elle est à cet égard; mais elle a une autre vue, qui paroît dans la suite, c'est de demander à JESUS de pourvoir par un miracle aux besoins de cette Famille. Apparemment elle lui avoit vû faire de semblables merveilles dans le sein de sa Famille. Sans doute il avoit suvenu quelquefois d'une manière miraculeuse, aux besoins de JOSEPH & de MARIE. C'est ainsi qu'il fit trouver une Drachme dans un Poisson, pour payer le droit qu'on devoit pour le Temple (*). La Ste Vierge demande donc ici à J. C. de suppléer par un miracle ce qui manquoit à ces gens-là, come ELIE avoit autrefois augmenté l'huile de la Veuve de Sarepta.

(*) *Matth. XVII. v. 26.*

JESUS lui répondit, *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi? Mon heure n'est pas encore venue, ou n'est elle pas encore venue?*

Voilà une Réponse, qui paroît bien dure, & que l'on a peine à digérer. Aussi, MONSIEUR, c'est une des principales difficultés que vous me faites sur cette Histoire. Vous ne la proposez qu'avec votre retenue ordinaire. Mais d'autres moins sages que vous ont dit sans détour, que cette Réponse est aigre & peu mesurée, & qu'on ne peut pas s'empêcher de remarquer ici un Fils qui brusque sa Mère.

Il ne l'appelle pas seulement sa Mère. Il lui donne simplement le nom de *Femme*. Mais la Réponse renchérit encore sur la rudesse du titre, *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* Ne trouvez vous pas, MONSIEUR, que ces expressions font de es, même indépendamment du sens. Cette phrase ne vous paroitra guère françoise. Les Traducteurs nous la font regarder comme consacrée à ce Passage. On diroit qu'ils ont été bien aises d'obscurcir un peu une parole de J. C. à sa Mère, qui a un air de rudesse, & qui sent sa réprehension. Malgré l'obscurité de cette Réponse, on voit assez qu'elle revient à peu près, à ceci; c'est come si l'on diroit dans

notre Langue, Nous n'avons rien de commun ensemble; de quoi vous mêlez vous? Ce ne sont pas là vos affaires.

Comment justifier une semblable Réponse? Où est, *dira-t-on*, le respect que l'on doit avoir pour une Mère? Il faut avouer, que cela fait d'abord de la peine. Mais peut-être que si ST. JEAN nous avoit rapporté cette Histoire avec toutes ses circonstances, nous ne serions pas embarrassés à répondre. Il se pourroit faire que lors que MARIE fit cette demande à J. C. il étoit actuellement occupé à enseigner aux Convies des vérités importantes: Nous avons vû, que son but, lors qu'il se trouvoit dans ces Repas, étoit d'avoir par-là une occasion d'instruire ceux qui s'y rencontroient. Il n'est donc pas impossible que la Vierge, trop occupée alors d'un soin temporel, ait interrompu une Conversation fort intéressante & que J. C. ait voulu la reprendre de ce contretems, qu'il ait voulu lui marquer un peu vivement, qu'elle avoit tort de venir ainsi interrompre ses importantes leçons.

On pourroit aussi soupçonner, que la Vierge fait cette demande par un mouvement de vanité; qu'elle souhaite que son Fils fasse un Miracle, dont il lui doit revenir beaucoup de gloire à elle même,

& que c'est pour réprimer ce mouvement irrégulier qu'il lui dit, *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi ?*

La fin de cette Réponse du Sauveur n'est pas moins embarrassante que le commencement. *Mon heure n'est pas encore venue*, ajoute J. C.

Le sens que l'on donne ordinairement à ces paroles, c'est qu'il n'étoit pas encore tems qu'il fit ses Miracles en public. On apporte en faveur de cette explication divers endroits de l'Écriture, par où il paroît que pendant un certain tems, J. C. cachoit ses Miracles, de peur que leur trop grand éclat n'irritât ses ennemis, & ne leur donât lieu de le faire mourir avant le tems. Mais la suite de l'Histoire ne permet pas d'admettre ce sens. Si le Sauveur avoit, pour ne pas faire ses Miracles si publiquement, la raison que l'on allègue, d'où vient qu'il ne laissa pas de changer l'eau en vin devant toute cette troupe de gens qui composoient la Noce ?

Il vaut donc mieux traduire autrement ces paroles, & les rendre par une interrogation, come a fait la Version de Genève, *Est-ce que mon heure n'est pas encore venue ? Mon heure*, c'est à dire le tems de mon Ministère. La Vierge demande à J. C. de faire quelque chose en faveur

de ces Mariés, qui manquoient de vin. On voit affés, qu'il s'agit d'un Miracle, car le Sauveur n'étoit pas en état d'envoyer acheter du vin. Il lui répond donc là dessus, que ce n'est pas à elle à lui marquer les Miracles qu'il doit faire, qu'il avoit comencé les fonctions de son Ministère; que jusqu'alors il avoit été soumis à ses ordres; mais que l'Emploi dont il étoit revêtu ne lui permettoit plus de déferer en tout à l'autorité d'une Mère; que dans ce qui regarde son Ministère, il n'a pas besoin d'être averti de ce qu'il doit faire; *son heure étoit venue*, c'est à dire, l'âge ou le tems de se conduire par lui même, & relativement à son Ministère.

On peut tirer d'ici une leçon pour les Parens des Ministres de l'Évangile. Les Pères & les Mères doivent user avec beaucoup de discrétion de leurs droits sur leurs Enfans, qui travaillent dans l'Église. Les Parens d'un Ministre ne doivent pas prétendre régler ses fonctions, come ils avoient réglé sa conduite particulière. Combien de demandes ne font-ils pas, dans lesquelles, au lieu de penser au bien de la Religion, ils ne pensent qu'à ce qui fera le plus d'honneur à la Famille? Lors qu'ils s'ingèrent trop dans les affaires de l'Église,

il est à craindre qu'elle n'en souffre. J. C. a donc voulu insinuer, par la Réponse qu'il fait à sa Mère, que les Prédicateurs de l'Évangile ne doivent pas trop écouter leurs Parens, lors qu'ils veulent régler les fonctions de leur Ministère.

Malgré cette explication un peu sèche, que le Sauveur eût avec sa Mère, elle ne se rebuta pas. Elle ne laissa pas d'avoir quelque espérance d'obtenir ce qu'elle lui avoit demandé. Dans cette vue, *elle dit à ceux qui servoient, faites tout ce qu'il vous dira.*

On ne voit pas bien comment MARIE comprit que JESUS aloit faire ce qu'elle souhaitoit, si ce fut simplement par quelque signe, par le ton de voix, par un regard, ou s'il lui dit clairement qu'il aloit pourvoir à ce qui manquoit dans cette Maison. On peut voir par là, que la Narration de l'Évangile est fort abrégée, & qu'ici, come en bien d'autres endroits, il faut nécessairement suppléer quelque chose.

Il y avoit là six Vaisseaux de pierre à tenir de l'eau, pour l'usage que les Juifs ont de se purifier, & qui contenoient chacun deux ou trois Mesures.

Comme les Juifs se croioient impurs par l'atouchement de diverses choses, ils se la-voient fort souvent, avant le Repas, pen-

dans le Repas même, & en d'autres tems. Ils avoient aussi leurs Vases à boire, & la plupart des Utenciles dont ils se servoient à table, faisant consister la Religion dans ces fréquentes purifications, que leurs Docteurs avoient introduites.

Chacun de ces Vaisseaux, ou Cuvettes, tenoient deux ou trois mesures. Le mot de l'Original désigne une mesure particulière, & cette mesure étoit fort grande. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à penser à l'usage de ces Vaisseaux. Ils servoient aux purifications. Il y en avoit, je l'avoue, qui ne consistoient qu'à se laver les mains; mais il y en avoit plusieurs autres, où il faloit se laver le Corps tout entier. Il faut donc concevoir des Caveaux pour le moins aussi grands que ceux où l'on prend le demi bain.

Si vous voulez, MONSIEUR, quelque chose de plus précis là dessus, je vais vous rapporter le sentiment de deux Savans qui me paroissent avoir bien creusé cette matière. Il y a environ 60. ans, qu'un Auteur de Strasbourg donna un *Traité des Poids & des Mesures des Anciens* (*). Il y détermine ce que ST. JEAN

2.

(*). Cet Auteur se nomme EISENSCHMID,

a appelé *Mesure* dans cet endroit de l'Evangile; il dit que c'est la *Mesure Attique*, & qui revient à celle que les Hébreux apelloient *Bath*. Toute réduction faite, il trouve que les six Urnes ont dû contenir 631. Pintes de Paris, & l'on fait que la Pinte est du poids de deux Livres d'eau comune.

M. RUCHAT a aussi donné un *Traité des Poids & des Mesures dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte*. Il panche aussi à croire qu'il s'agit de ces *Mesures Athéniennes*, & pour parler le langage du Pays, il nous dit que la quantité de vin que J. C. donna dans cette occasion, revient à celle d'un de nos Chars de vin, come l'on compte en Suisse (*).

Il reconoit, à la vérité, qu'outre la *Mesure Athénienne*, les Anciens avoient aussi la *Mesure Sirienne*, qui étoit beaucoup moins forte. Mais ce Savant ne croit pas qu'il s'agisse de cette dernière aux Noces de Cana. La raison qu'il en donne, c'est que ST. JEAN a écrit son Evangile à Ephèse, parmi les Grecs, qui ne conoissoient pas les mesures de Sirie, au lieu que celles d'Athènes étoient plus

(*) Page 34.

généralement conues par tout l'Empire Romain. Il insiste auffi fur l'ufage de ces Cuveaux , qui étant deftinés aux Purifications des Juifs devoient avoir affez de capacité.

Vous trouverez fans doute , MONSIEUR, que M. RUCHAT faifant doner à J. C. du vin avec tant de profufion , femble mettre les Conviés dans l'ocafion prochaine d'en abufer , & qu'au lieu de répondre à l'Objection que l'on nous fait là deffus , il lui done au contraire beaucoup plus de force. Mais écoutez coment il fe juftifie.

„ Si l'on m'objecte , dit il , que Nôtre
 „ Seigneur , qui a tant recomandé la fo-
 „ briété & la tempérance , & qui en a
 „ été lui même un modèle parfait , ait
 „ voulu fournir aux gens de la Noce de
 „ quoi boire avec excès ; voici la Répon-
 „ fe. 1°. Quand même on ne voudroit
 „ entendre ici que des *Mefures Siriennes* ,
 „ ce fentiment feroit expofé à la même
 „ difficulté , puis que dans cette fupofi-
 „ tion J. C. auroit fait préfent aux gens
 „ de la Noce de 54 pots de vin. C'é-
 „ toit leur doner de quoi boire avec ex-
 „ cès , fur tout puis qu'on étoit à la fin
 „ du Repas. 2°. J. C. faifant préfent aux
 „ gens de la Noce , & particulièrement

„ à l'Epoux & à l'Epouse , de la valeur
 „ d'un Char de vin , ne l'a pas fait dans
 „ l'intention qu'il se but tout dans cette
 „ occasion. Mais il a voulu laisser à ces
 „ gens-là une bone provision pour leur
 „ Ménage , & leur doner en même tems
 „ un monument de sa puissance & de sa
 „ bonté. C'est ainsi , à peu près , que lors
 „ que dans la suite , il nourrit une fois
 „ cinq mille homes , avec cinq Pains &
 „ deux Poissons , il multiplia tellement
 „ les Pains , qu'il en demeura de resté
 „ douze corbeilles pleines , c'est à dire
 „ peut être trente fois plus qu'il n'y en
 „ avoit eû au comencement du Repas.

On reconoit dans toutes ces Remarques
 de M. RUCHAT , un Savant versé dans
 l'Antiquité. Il faut encore convenir , qu'il
 répond très bien à l'inconvénient qui sem-
 ble résulter de la grande quantité de vin
 que le Sauveur founit dans cette oca-
 sion , c'est que cela n'ait doné lieu à l'in-
 tempérance & à la débauche. Efective-
 ment plus JESUS dona de cette liqueur , &
 plus il paroît que c'étoit pour en pour-
 voir une Famille , à qui les provisions
 manquoient. L'abondance même porte son
 correctif , & ne permet pas d'hésiter sur la
 pureté des vues du Bienfaiteur.

Cependant je vous avoue, MONSIEUR, qu'il m'est venu un scrupule d'un autre genre, sur l'explication de ce Savant Professeur. Ce n'est pas proprement sur la grande quantité de vin que je me trouve embarrassé, mais sur la quantité d'eau qu'il falut apporter pour doner lieu au Miracle. On sent assez que cette Noce se faisoit dans une Maison qui ne paroît pas avoir été fort à son aise, par conséquent où il y avoit fort peu de Domestiques. Comment concevez-vous donc, que deux ou trois personnes tout au plus, aient pû porter la valeur d'un Char d'eau pour en remplir ces Vaisseaux, & cela assez promptement, car selon la Narration de ST. JEAN, ce miracle ne paroît pas avoir pris beaucoup de tems? A moins que la Maison n'eût été située sur une Rivière, ou au bord du Lac de Galilée, la chose n'est pas concevable.

Je serois donc fort tenté de réduire la capacité de ces Vaisseaux en *Mesures de Syrie*. A l'égard de leur usage, qui étoit de servir aux Juifs à se purifier, il faudra dans ce cas là ne les destiner qu'à des purifications légères & du second ordre, & non à celles où il s'agissoit de laver le Corps entier, en se plongeant dans l'eau.

Mais de quelque manière que l'on dé-

termine la grandeur de ces Cuvettes, il paroît que J. C. dona une quantité de vin fort considérable. Cette circonstance sert à bien coustater le Miracle. Si le Sauveur n'eût donné qu'une mesure fort médiocre de cette boisson, on auroit pû soupçonner quelque collusion: Les mal-intentionnés auroient pû dire, qu'il s'étoit entendu avec les Domestiques, & qu'on avoit caché cette petite quantité de vin, qu'on leur voioit produire dans le besoin.

Par la même raison J. C. ne veut pas que ce vin qu'il donne miraculeusement, soit renfermé dans des Vaisseaux destinés naturellement à le contenir. Cela auroit pû encore donner occasion à quelque chicane. On auroit pû dire qu'il y étoit resté quelque portion de vin qui en avoit donné le goût ou la teinture à l'eau qu'on y avoit versé.

Un Auteur Anglois, qui s'est déclaré avec le plus d'audace contre la Révélation, se tournant de tous les côtés pour contester ce Miracle, a osé avancer que peut être JESUS fût jeter furtivement quelque liqueur spiritueuse & forte dans ces Vases, qui fit prendre cette eau pour du vin. Il y a autant de témérité que d'impunité dans cette difficulté que l'on nous

fait. Elle a été réfutée d'une manière à couvrir de confusion son Auteur.

D'abord on demande coment JESUS pouvoit prévoir que le vin viendroit à manquer , & s'il ne l'avoit pas prévu , par quel heureux hazard se trouvoit-il muni si à propos d'une liqueur forte pour y supléer ? Mais, MONSIEUR, remarquez l'ignorance de ce Chicaneur. Il a crû que les Anciens avoient l'usage de l'Eau de vie ou de l'Esprit de vin come nous, & pour peu qu'on soit au fait des usages des Siècles précédens , on fait qu'on ignoroit l'art de distiler les Eaux spiritueuses. C'est une découverte des derniers tems. Quelqu'un a encore remarqué que l'Objection ne pouvoit venir que d'Angleterre, Pays où l'on sophistique continuellement le vin , & où l'on est si habile à le contrefaire, qu'on dit qu'on y en débite quelquefois où il n'entre absolument point de Raisin ; mais nous n'avons qu'à achever nôtre Histoire pour voir ce mauvais soupçon s'évanouir entièrement. Il paroît par le narré de ST. JEAN, que JESUS a la précaution de ne point toucher lui même à ces Vases. Il dit à ceux qui servoient : *Emplissez d'eau ces Cuvettes, & ils les emplirent jusqu'au haut.*

Le Sauveur auroit pû avec autant de facilité créer du vin dans des Vases vuides, & le Miracle ne lui auroit pas coûté d'avantage. Mais il semble qu'il les fait remplir d'eau, pour aller au devant de tout mauvais soupçon de quelque intelligence avec les Domestiques, pour remplir secrettement de vin ces Cuvettes.

Après quoi il leur dit, Puissez maintenant. Ce changement merveilleux ne demanda point de tems. Il se fit sur l'heure. J. C. voulut qu'on en puisât à l'instant, pour plus grande certitude. *Puissez maintenant*, leur dit-il, & portez en au Maitre d'Hôtel, & ils lui en porterent.

Cette espèce de Maitre d'Hôtel, cet Intendant du Festin, étoit simplement un des Amis de l'Epoux, qui étoit chargé de toute l'œconomie du Repas. C'est lui qui faisoit servir, il veilloit à tout, & donoit ses ordres aux Domestiques.

Celui qui avoit le soin du Repas, ayant goûté de cette eau, qui avoit été changée en vin, ne sachant point d'où ce vin venoit, quoi que les Serviteurs qui avoient puisé cette eau, le fussent bien, apella l'Epoux.

Il est bon de remarquer que l'absence de cet Intendant du Repas, & l'ignorance

où il est de ce qui venoit d'arriver , est une circonstance , qui contribue encore beaucoup à faire voir la vérité du Miracle ; mais écoutons ce qu'il dit à l'Époux.

Tout le monde donc d'abord le meilleur vin , & en suite le moindre après qu'on a bien bû ; mais vous avez réservé le meilleur jusqu'à cette heure.

Il est surpris du mérite de cette rare boisson , & de sa qualité excellente. Il en témoigne son étonnement au Maître de la Maison. „ Vous ne suivés point l'u-
„ sage ordinaire , *tui dit il.* La coutume
„ a établi de servir le meilleur vin le
„ premier , & de donner ensuite le moi-
„ dre , quand les Conviés ont le goût
„ émouffé , & qu'ils ne sont plus si bien
„ en état d'en juger. Mais vous au con-
„ traire vous avez réservé pour la fin du
„ Repas , votre vin le plus exquis.

Ici revient encore la difficulté que vous avez déjà faite , MONSIEUR , & qui semble vous faire le plus de peine dans cette Histoire. On ne peut pas s'empêcher de sentir , qu'il y a de l'inconvénient à donner une assez grande quantité d'un vin de cette nature , à des gens qui sont dans une occasion de plaisir , où non-seulement ils peuvent en abuser , mais qui semblent

l'avoir déjà fait, à en juger par ce que dit l'Intendant.

Mais la remarque qu'il fait porte sur ce qui se faisoit ordinairement. Il dit que la coutume est de donner le moindre vin dans un Repas, quand on a beaucoup bû, quand on a bû largement. Si l'on vouloit même exprimer littéralement la force de l'Original, on pourroit traduire, *quand on s'est enivré*. Mais ceux qui entendent le mieux l'Hébreu, savent que dans cette langue, ce mot doit être pris au rabais, & dans un sens adouci. Il signifie seulement boire selon sa soif & autant qu'on le desire. Les LXX ont appliqué le même terme qu'a employé nôtre Evangéliste, aux Enfans de JACOB, dans le Repas que JOSEPH leur donna en Egipte (*). A la rigueur on pourroit traduire *qu'ils s'ennivrèrent en sa présence* (**). Mais toutes les circonstances de cette Histoire demandent, qu'on adoucisse cette Version. Jugez, MONSIEUR, si les Frères de JOSEPH se seroient oubliés jusqu'à ce point devant le premier Ministre d'Egipte, qu'ils craignoient, co-

(*) Gen. XLIII. v. 34.

(**) Stackbouse, le sens littéral de l'Ecriture défendu contre les Antiscriptuaires. Tom. II. page 47.

me le remarque MOÏSE , qui ne les prit pour Esclaves.

Pour répondre encore à votre objection sur cette profusion de vin dans une occasion où l'on en pouvoit abuser , il faut se rapeller un usage des Juifs ; c'est que leurs Noces duroient six ou sept jours. Chacun venoit prendre part à la joie des nouveaux Mariés , & on ofroit toujours du vin à ceux qui faisoient ces visites. Rapellez vous encore , s'il vous plait , ce que je crois avoir déjà dit , c'est que quand il y auroit eû du vin au de-là du nécessaire , c'étoit un effet de la bënëfice de J. C. qui vouloit qu'il en restât à ces nouveaux Mariés. Enfin nous ne devons pas douter que le Sauveur ne fut bien contenir les Conviés , & les empêcher d'abuser de son présent. Le Miracle qu'il venoit d'opérer donoit un grand poids à ses exhortations. Ce prodige étoit d'autant plus frappant , que l'on ne lui en avoit pas vû faire apparavant.

Ce fut là le premier des Miracles de JESUS , qui fut fait en Cana en Galilée.

L'Évangéliste veut dire , que ce fut le premier Miracle public. Le Sauveur vraisemblablement en avoit fait en particulier , qui donèrent à MARIE la confiance d'en obtenir un dans cette occasion.

Il manifesta sa gloire ; c'est à dire qu'il donna des marques de sa puissance, qu'il fit conoitre le pouvoir qu'il avoit de faire des Miracles.

Et ses Disciples crurent en lui. Cela signifie que ce Miracle les affermit dans leur créance, car ils l'avoient déjà reconnu pour le Messie. Leur Foi s'accrut à la vue des marques sensibles de la Divine Puissance de leur Maître.

Voilà l'effet que ce Miracle produisit sur l'esprit des Disciples. La manière simple & abrégée dont les Évangélistes rapportent ces sortes d'événemens, est cause qu'il y faut suppléer bien des circonstances. **ST. JEAN** ne nous dit rien, par exemple, de l'admiration des Convies, & de la reconnaissance de l'Époux, deux articles qu'un Historien ordinaire n'auroit pas omis. Il a négligé de rapporter diverses autres particularités, qui auroient peut être aplani les endroits qui font de la peine dans ce Chapitre. C'est là une Réponse générale aux difficultés que vous m'avez faites.

Je crois, **MONSIEUR**, avoir répondu à celles que nous font les Incrédules sur la vérité de ce Miracle ; mais ce sont des gens difficiles à ramener. Ils sont assez injustes pour demander qu'on leur fasse voir

aujourd'hui des merveilles semblables à celles qu'on veut leur persuader; autrement ils déclarent qu'on ne gagnera rien sur leur esprit. Quand ils lisent, dans l'Évangile, que J. C. avec cinq pains, nourrit quatre ou cinq mille personnes, qui s'étoient éloignés de chez eux pour venir entendre sa Doctrine, que chacun eût abondamment sa réfection, en sorte qu'on remplit plusieurs paniers des morceaux de pain qui restèrent; quand ils lisent le changement de l'eau en vin aux Noces de Cana, ils vous disent, que s'ils y avoient assisté ils le croiroient. Il faudroit répéter ces Miracles à leur yeux pour les en convaincre.

ST. AUGUSTIN nous fournit une Réflexion très propre à dissiper leurs doutes, s'ils vouloient se payer de raison; c'est que l'on voit encore aujourd'hui dans la Nature, quelque chose de semblable à ces deux Miracles qu'ils nous contestent. Oui, nous soutenons, que le Père commun des Hommes multiplie encore chaque année le pain pour nous nourrir, & qu'il change l'eau en vin, pour nous fournir cette précieuse liqueur si généralement recherchée. Et où est-ce que s'opèrent ces merveilles? L'une dans nos Champs, & l'autre dans nos Vignes. Quand nous semons notre

Blé, cette semence se multiplie, en vertu de la bénédiction que Dieu y a donnée, dès le commencement du Monde, comme les Pains se multiplièrent entre les Disciples, par la bénédiction que J. C. y donna. Tous mangent, tous sont rassasiés, & il y en a encore de reste. Nous pouvons aussi remarquer dans nos Vignes, le changement de l'eau en vin. L'eau de la pluie, toute insipide qu'elle est, s'introduisant dans un pié de Vigne, & montant le long du sarment, produit enfin le vin avec tout son feu & ses esprits. Toute la différence, c'est qu'aujourd'hui ce changement prend un certain tems; mais il ne laisse pas d'être bien digne de nôtre admiration. Comment ose-t-on donc élever des doutes sur la Puissance de Dieu, puis que dans le cours ordinaire de la Providence, nous en voyons des effets à peu près aussi surprénans que ceux qui nous sont rapportés dans l'Évangile?

Cette réponse, que m'a fournie ST. AUGUSTIN, paroît beaucoup meilleure que celle que je trouve dans ST. EPIPHANE. Il a avancé, „ Que le Miracle des Noces „ de Cana se renouvelloit tous les ans „ en plusieurs lieux, pour la conviction „ des Incrédules; qu'il y avoit une Fon-

» taine dans la Carie, dont il avoit bû,
 » qui se changeoit en vin à la même
 » heure que J. C. prononça ces termes,
 » *Versés-en au Maître d'Hôtel*; qu'une au-
 » tre Fontaine d'Arabie, dont les Com-
 » pagnons de ST. EPIPHANE avoient
 » bû, souffroit le même changement, &
 » que plusieurs affuroient la même chose
 » des eaux du Nil.

Après avoir combattu l'Incrédulité, je
 crois, MONSIEUR, devoir aussi ataq-
 uer l'excès oposé, qui est d'être trop crédule,
 & on ne sauroit s'empêcher de mettre ce
 Père dans cette Classe. Voici coment
 on a expliqué la source de son er-
 reur. On conjecture qu'autrefois, à la
 Fête de l'Epiphanie, qui est le jour où
 l'on croioit que se célébrèrent les Noces de
 Cana, afin de conserver la mémoire du
 Miracle qui se fit à ces Noces, on met-
 toit de l'eau dans des Vases, où l'on sub-
 stituoit ensuite du vin fort secrètement,
 & l'on faisoit croire aux Enfans, que ce-
 la s'étoit fait miraculeusement. C'est ce
 que l'on fait encore en Allemagne, la veille
 de la ST. MARTIN. Les Entans mettent
 des Vases pleins d'eau en certains lieux,
 & les trouvant pleins de vin le lende-
 main, ils ne manquent pas d'attribuer ce
 changement au Saint. Un Auteur Alle-

mand, qui nous a appris ce tour de *Passé passé*, rapporte encore, que dans plusieurs endroits d'Allemagne, le Peuple croit bonement qu'à minuit du jour de Noël, l'eau se change en vin indifféremment en tous lieux; d'où vient que plusieurs appellent la nuit de Noël, *la nuit du Vin*. Tant il est vrai, dit là dessus ingénieusement M. BAILE, que chacun juge de la bonté de Dieu selon son goût (*)!

Peut être, MONSIEUR, que vous aimerez mieux ranger le Passage de ST. EPIPHANE parmi les fraudes pieuses des Pères, que de le voir doner dans le même piège que les petits Enfans. Quel que ce soit des deux, il faut convenir qu'il ne lui fait pas honneur.



(*) BAILE, *Rep. des Lettres*, T. I. p 372.



E S S A I

*Sur la Proposition donté par l'Académie de
BESANÇON, pour Sujet du Prix de 1765.
La Prospérité découvre les Vices &
l'Adversité les Vertus.*

*L'Homme peut éprouver des accidens divers ;
Mais le Sage a le cœur au dessus des revers ,
Et le combat ne fait qu'illustrer sa victoire ;
Déployant ses vertus , il augmente sa gloire.*

LA Proposition donnée pour sujet du Prix est une vérité confirmée par l'expérience de tous les Peuples & par celle de tous les Siècles. PLUTARQUE l'avoit déjà reconue : „ Il n'y a , *dit-il* , que l'Adversité qui mette la grandeur d'ame dans „ tout son jour , qui fasse véritablement „ conoitre ce que l'on est & ce que valent les Hommes ; au lieu que souvent „ la Prospérité couvre d'un voile apparent „ leur petitesse réelle & nous cache leurs „ défauts ; elle passe come un éclair & „ laisse un grand vuide.

LA

I. LA *Prosperité découvre les Vices des Homes.* Elle manifeste leur orgueil, leur avarice, leur luxe, leur paresse, leur goût pour la volupté &c. Lors que l'on jouit des honneurs, des dignités, des richesses & de la santé, on se croit tout permis; on ne donne aucunes bornes à ses desirs; on méprise les petits & on les foule aux pieds; on est dur envers les pauvres; on insulte à leur misère; on se plonge dans les plaisirs grossiers, sans goûter ceux qui sont légitimes & innocens; on éloigne de soi les Personnes sensées, qui pourroient nous avertir de nos défauts, & nous donner de bons conseils; on en approche, au contraire, ces vils Adulateurs, qui applaudissent à nos Vices & nous prodiguent un encens séducteur

*Méprisables Flateurs, présent le plus funeste,
Que fasse à tout Mortel la Colère céleste.*

ROLLIN, dans son *Histoire ancienne*, nous apprend, que POLIPERCHON, ayant été nommé Régent de la Monarchie, après la mort d'ANFIPATER, rappela OLIMPIAS, qui s'étoit retirée en Epire, & qui revint en Macédoine. EUMENE, auquel elle demanda ses avis, & qui étoit très capable

d'en doner de bons , lui conseilla sur tout d'oublier les injures , de ne pas gouverner avec hauteur & de ne faire sentir son autorité , que par ses bienfaits. Conseils judicieux , que cette Princeesse ne suivit point ! Elle leur préféra ceux de ses Flateurs , ou ses propres idées : Ne consultant que son orgueil , sa vengeance , son desir éfrené de dominer , elle se porta à des violences & à des injustices , qui causèrent sa chûte & sa mort.

Ceux qui sont dans la *Prosperité* se croient fort au dessus des autres ; ils s'imaginent qu'ils ne leur doivent rien ; ils rompent les nœuds qui les lient à la Société ; ils se regardent come le centre de tout ; ils voudroient engloutir tout ce qui est à leur portée , envahir la subsistance des pauvres , pour fournir à leurs comodités , les priver du nécessaire , pour augmenter une abondance superflue & satisfaisante de faux besoins , bien loin de soulager les nécessités de l'Indigent. Malheureuse *Prosperité* , qui fait violer tous les droits de l'Humanité !

La Prosperité découvre les Vices. Vérité triste , mais certaine ! Les Vices qui accompagnent la *Prosperité* , & que l'on y remarque ordinairement , sapent peu à peu l'Edifice qu'ils ont élevé & préparent sa

ruine. Souvent les Vices sont les Artisans d'une félicité aparente. L'Avarice amasse des Richesses; l'Ambition élève aux Dignités; la Brigue & l'Injustice éloignent des Concurrens qui méritent la préférence & qui sont plus dignes de la place à laquelle on aspire : Mais ces Richesses ont des aîles & s'envolent; ces Dignités nous exposent à l'envie & a de funestes révolutions. Les Vices remplissent nôtre cœur d'amertume, d'inquiétude & de crainte. S'ils contribuent à la Prospérité de l'Homme, ils la rendent chancelante & dangereuse pour soi même & pour autrui.

La Prosperité des Méchans les tue, dit un Ecrivain sacré. C'est une vérité démontrée. Ceux qui sont dans la Prospérité sont si distraits, si dissipés par les objets extérieurs, par leurs projets, par leurs plaisirs, qu'ils n'ont pas le loisir de rentrer en eux mêmes, pour conoitre & fonder leur propre cœur : La flaterie déguise leurs défauts, en leur prêtant de belles couleurs, & l'amour propre les leur dissimule à eux memes. Il n'est pas surprenant, que n'ayant ni le dessein, ni la force de se corriger de leurs Vices, ils les laissent apercevoir. Le Masque tombe souvent : Ils se montrent tels qu'ils

font; & rien n'est plus vrai, que cette Proposition : *La Prospérité découvre les Vices.* Les Homes opulens sont exposés sur un grand Théâtre; nombre de Spectateurs ont les yeux sur eux; leurs actions secrètes sont conues; leurs pensées mêmes sont dévinées; rien n'échape aux regards perçans de la maligne curiosité de ceux qui les aprochent, & qui se plaisent d'autant plus à les rabaïsser, qu'ils sont plus élevés qu'eux, par leurs Emplois ou par leurs Richesses. Les Envieux cherchent à les raprocher du Vulgaire, sur tout lors qu'ils s'en croient à une grande distance; ils prennent un singulier plaisir à publier leurs défauts, qui les dégradent & les avilissent réellement. Qu'est-ce en éfet que ces Richesses, ces Honeurs, cette fausse grandeur? Ces avantages leur appartiennent-ils en propre; leur donent ils un mérite réel? Ne les tiennent-ils pas, ou de la naissance, ou d'un heureux hazard? A quoi a-t'il tenu, que le plus puissant Monarque, ne fut un simple Berger, & que ce simple Berger ne fut un grand Roi? Par quelle fatalité arrive-t-il si ordinairement que les Dignités & les Richesses, qui nous mettent en état de faire du bien, soient pour nous un mal presque inévitable? Pourquoi sont-elles souvent les inf-

trumens de nos iniquités? Que ne réunit-on à ces Dignités, à ces Richesses, la Douceur, la Modestie, la Bienfaisance; on seroit des heureux, on le seroit soi-même! Ames humbles & généreuses, vous le savez, on jouit du bonheur que l'on procure aux autres; on trouve des délices à consoler les Adigés, à relever une Famille tombée dans la misère! Quelle satisfaction sur tout pour un Souverain bienfaisant, que de s'entendre nommer le Père du Peuple, le Protecteur de l'Innocence; de voir tous les cœurs voler, pour ainsi dire, sur son passage & le semer de fleurs!

Comparés à un Prince si sage, qui ne se propose que le bonheur des Peuples, un NERON, un CALIGULA, ces Fléaux du Genre humain, ces Monstres, que l'on ne nomme qu'avec horreur. La *Prosperité* a été, pour eux & pour leurs Sujets infortunés, un piège fatal; elle les a enhardis à comettre tous les crimes. Simples Particuliers ils auroient été retenus par le frein & par la terreur des Loix; ces affreux Torrens n'auroient osé se déborder. Mais tournons ce tableau, & examinons la seconde Proposition.

II. L'ADVERSITE' découvre les Vertus.

Les Païens disoient, que les Dieux applaudissoient au Sage, qui lutoit contre la Fortune. C'est ainsi que tout se compense. D'un côté est la *Prosperité*; mais suivie du noir cortège des Vices honteux & criminels, du repentir & des remords dévorans. L'*Adversité* est placée d'un autre côté; mais accompagnée des aimables Vertus, qui en adoucissent la tristesse & l'apreté; la patience, l'humilité, la résignation à la Providence, la frugalité & le travail, qui fortifient la santé, nous dérobent aux langueurs de l'ennui, & nous mettent dans une sorte d'indépendance. Cette compensation, si c'en est une, est toute en faveur de l'*Adversité*. Que de choses ne faut il pas au Riche pour se mettre à son aise! Il tire en quelque sorte tribut de l'industrie des Homes & des Elémens; il faut ouvrir le sein de la Terre & la cultiver sans cesse; il faut traverser les Mers, braver les Vents & la Tempête, pour tirer, des Pays les plus éloignés, de quoi satisfaire sa délicatesse. Le Pauvre, dans l'*Adversité*, trouve par tout une Eau pure & limpide: Un travail modéré lui fournit du pain, des fruits, des légumes: Il sent moins les maux; il sent plus les biens: L'habitude l'endurcit contre la rigueur des Saisons: Son obscurité

le met à couvert des traits de la médisance, de la calomnie: Il n'est point exposé à ces revers & à ces révolutions, qui renversent la fortune des Riches & des Puissans: La Paix & la Vérité, qui fuient les Palais des Grands, habitent dans les Cabanes des Bergers.

L'Adversité découvre les Vertus. Voyez le Patriarche JOSEPH & le Roi DAVID dans l'Adversité: Quelle patience, quelle fermeté, quelle prudence, quelle résignation à la Volonté de Dieu! ST. LOUIS, dans les fers des Sarrazins, parut plus grand par son courage, que lors qu'il étoit en France sur son Trône. La Vertu s'épure come l'Or dans le Creuset des Afflictions; elle y déploie sa force. *L'Adversité* développe presque toutes les Vertus. Voyez SOCRATE aculé: Quelle dignité, quelle douceur dans ses réponses! Ses Juges, par leur contenance embarrassée, paroissent les seuls coupables! Voyez encore PHOCION, envelopé & soutenu par son innocence. Condanné par les *Athéniens*, un Siècle après la mort de SOCRATE, sa noble constance ne se démentit point, & ses dernières paroles furent des vœux pour son ingrate Patrie: Il recommanda à son Fils de ne point se ressouvenir de

l'injustice des Athéniens. Ce Général, cet Orateur, ce Grand Homme, refusa un présent de 100. Talents, qu'ALEXANDRE lui envoyoit, & il s'occupoit cependant à tirer de l'eau d'un puits, & sa Femme à faire du pain, pour leur subsistance: Aussi fut-il nommé l'*Homme de bien*; & les Athéniens, ayant reconnu son innocence après sa mort, lui élevèrent une Statue.

L'*Adversité* est un Vent favorable, qui éloigne les Passions, come il purifie l'Air. L'Espérance nous soutient dans les revers & les afflictions. Les Vertus, qui en naissent, ou que ces disgraces dévelopent, nous rendent agréables au souverain Dispensateur des biens & des maux, & nous font aimer des Hommes. Une Personne douce, modérée, équitable, est un modèle que l'on aime à voir & à suivre: On se plaît à la consoler, à la soulager: Sa Vertu, dans l'Adversité même, l'anime & la rend respectable.

L'*Adversité* manifeste les Vertus, & les fait naître souvent: Le Cœur du Pauvre & son Esprit, n'étant pas corrompus ni aveuglés par le poison du Luxe & de la Volupté, il voit les objets tels qu'ils sont; la Vérité l'éclaire, dans l'obscurité où il est réduit, come le Soleil dissipe les nuages qui le couvrent.

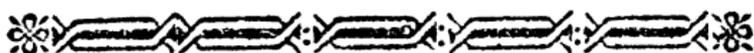
DEMETRIUS de *Phalere*, ayant été contraint de sortir d'*Athènes*, qu'il avoit gouverné sagement, aprit dans sa Retraite, que les *Athéniens* l'avoient condamné à mort & brisé ses Statues : *Au moins*, dit-il, *il ne sera pas en leur pouvoir de détruire la Vertu, qui me les a méritées.* Il s'occupa, durant son exil, à composer plusieurs Ouvrages sur le Gouvernement & sur les devoirs de la Vie civile. Ce Prince pratiquoit lui même les Préceptes qu'il enseignoit, & donoit l'exemple d'une Vie sobre, laborieuse, pleine de douceur & d'humanité. *La Patrie*, disoit-il, *est partout où l'Homme de bien se trouve.* On le reconnoissoit digne du premier rang, qu'il avoit si bien rempli; on le plaçoit au dessus des grandeurs, puis qu'il favoit s'en passer.

A cet exemple que l'Antiquité nous fournit d'un Prince Philosophe, dont l'*Adversité* a fait briller les Vertus d'un nouvel éclat, on peut en ajouter un autre, actuellement sous nos yeux & qui fait nôtre admiration : C'est celui de ce Grand Prince, connu sous le nom du Philosophe bien-faisant : Epithète qu'il mérite à si juste titre, par ses Ouvrages, par ses Actions, par son Gouvernement qui rendront sa mémoire immortelle, & feront à jamais

en bénédictions au petit Etat, dont il s'applique à faire le bonheur !

Qu'il seroit heureux de convaincre les Hommes de cette vérité si incontestable, si importante, de cet ordre immuable, établi par le Créateur : *Que les Vices des Hommes fassent toujours leur malheur, & que les Vertus leur procurent constamment la plus grande félicité !*





MES GLANURES.

I X.

Etat des Histoires que nous avons.

Nous n'avons pas des Histoires de tous les tems, ni de tous les Pays. Il y a toujours eû des Nations ignorantes, qui n'ont point écrit; & des Ouvrages de celles qui ont écrit, il en est peu qui soient parvenus jusqu'à nous. Les Peuples anciens ne faisoient point de Mémoires, parce qu'entièrement livrés à l'Agriculture, il ne se passoit rien de mémorable chez eux. D'ailleurs les Conquérens détruisoient souvent les Anales des Nations qu'ils avoient subjuguées. Enfin la vanité de quelques Peuples envelopa leurs Histoires des plus épais ténèbres. Començoit-on à être dans un état florissant, on méprisoit ses voisins. Au défaut de preuves, on substituoit des Fables ridicules, pour se doner un relief d'Antiquité. De-là ces Chronologies outrées des Egyptiens & des Chinois; ces Allégories de l'Histoire des Grecs.

MOÏSE, le plus sage des Législateurs, est aussi le plus ancien des Historiens. Il est le seul Ecrivain digne de foi, par rapport à tout ce qui est arrivé, avant & après le Déluge, pendant plusieurs Siècles. Son Ouvrage est fort antérieur à la prise de Troie. Il est certainement l'Auteur du *Pentateuque*. C'est sans preuves que divers Sectaires lui ont attribué d'autres Ouvrages.

SANCHONIATON, sur l'âge & la Patrie duquel on varie beaucoup, mais qui a certainement été postérieur à la Guerre de Troie, passe pour avoir composé une Histoire Phénicienne, une d'Egyppte & d'autres. C'étoit le THOT des Egyptiens; l'HERME'S des Grecs; le MERCURE des Latins, selon quelques Auteurs. Il a abandonné la ligne de SETH, & suivi la ligne idolatre de CAIN. Il ne nous reste que peu de Fragmens de lui.

MENETHON, Grand Prêtre & Dépositaire des Annales d'Egyppte, les traduisit, par ordre de PTOLOME'E *Philadelphe*, d'Egypzien en Grec. A l'exception de son Astronomie, il ne nous reste aussi qu'un petit nombre de ses Fragmens, dans AFRI-CAIN, EUSEBE, SYNCCELLUS. Selon SCALIGER, la Chronologie de MENETHON excède clairement l'époque de la Création

de 1336 ans : Jugement du moins hazardé , puisque tout ce qui nous reste de cet Auteur a été alteré & défiguré. Les Fragmens curieux que JOSEPHE en a extraits, avant qu'on eût corrompu ses Ecrits , font regretter le reste.

BEROSE ne nâquit certainement que sous la Minorité d'ALEXANDRE le Grand. Il fit, en trois Livres, l'Histoire des Caldéens, des Babiloniens, & des Mèdes. PLINE dit, que son Histoire contenoit 480 ans. JOSEPHE assure, qu'il s'accordoit avec MOISE sur la chute de l'Home, sur le Déluge, l'Arche de NOE', & bien d'autres points essentiels. Il est cité avec respect par plusieurs grands Homes, quoi qu'il ne nous en reste que de très petits Fragmens dans JOSEPHE & dans POLYHISTOR: Ainsi le BEROSE d'ANNIUS de *Viterbe* est faux & supposé.

Il résulte de ce détail une remarque essentielle, c'est que pendant plus de 3000 ans, nous n'avons de certain que l'Histoire Sainte; & cependant, par un aveuglement inconcevable, on veut révoquer en doute les Livres sacrés, quant à l'Historique. Il est néanmoins utile de pouvoir rapporter aux événemens & aux personnes de l'Histoire sainte le peu d'Histoires profanes qu'il y a dans ces tems reculés,

par exemple, DANAUS & CECROPS à MOÏSE, CADMUS à JOSUE', HOMERE au Prophète LLIE.

La plus ancienne Histoire profane qui nous reste est celle d'HERODOTE. Cet Écrivain, que les Auteurs profanes appellent le Père de l'Histoire, començoit à écrire du tems d'ESDRAS & de NEHEMIAS, c'est à dire plus de 450 ans avant J. C. vers la fin du troisiéme Siécle de Rome. LUCIEN nous apprend qu'il lût son Histoire sur un Théâtre, dressé à Olympie, en présence de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grèce, qui s'étoit assemblée pour célébrer les Jeux Olympiques, & qu'il fut plus admiré que ceux qui y remportèrent les Prix. En plaçant cet Auteur dans les circonstances où il se trouvoit, & en pesant ses expressions, on conclut qu'il a été injustement décrié.

THUCYDIDE, Historien très exact, Contemporain & Concitoyen de THEMISTOCLE, se trouva à Olympie, le jour où HERODOTE y récita son Histoire; il avoit alors 18 ans. Il fut si piqué d'émulation, qu'il devint un bon Historien.

CTESIAS, Médecin & Favori d'ARTAXERXES, Frère de CYRUS, Fils de DARIUS Roi de Perse, étoit grec: Nous n'avons

qu'un abrégé tronqué de ses Ouvrages. ARISTOTE, son Contemporain, en parle come d'un menteur avéré. PLUTARQUE, LUCIEN & beaucoup d'autres, en ont parlé de même. Cependant des anciens, des modernes, des Chrétiens l'ont préféré à HERODOTE, & au témoignage de l'Ecriture Sainte.

Il nous reste encore quelques Fragmens de ZOROASTRE, ce fameux Bactrien, que CLUVERIUS a pris pour ADAM, PROCOPE pour ABRAHAM, GREGOIRE de Tours pour SEM, le célèbre HUET pour MOISE. Il aprit aux Orientaux la Magie, ou pour mieux dire, la Phisique & la Théologie.

DIODORE de Sicile même ne nous est parvenu qu'en partie. Des quarante Livres de sa Bibliothèque, nous n'en avons que quinze. Il copia cet Ouvrage des différens Ecrivains des Nations les plus connues. C'est un tissu de Fables. Il vécut sous JULES CESAR, & sous AUGUSTE.

Concluons donc, que jusqu'au tems de J. C. nous n'avons rien de certain, que les Livres des Grecs & des Romains en fait d'Histoire profane moyenne; que les calculs les plus indubitables sont ceux des Juifs; que l'Histoire sacrée doit par conséquent servir à rectifier les profanes.

Après JESUS CHRIST, pendant près de

500 ans , nous n'avons qu'une seule Histoire à suivre, qui est la Romaine. Mais depuis la ruine de l'Empire d'Occident, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, la Suède &c. nous offrent un Corps d'Histoire suivie & intéressante.

Il faut y ajouter l'Histoire Byzantine , c. à. d. de l'Empire d'Orient.

L'Histoire des Musulmans comprend tout ce qui s'est passé, depuis plus de 1000 ans, en Egipte, en Sirie, en Perse, en Afrique & dans tous les autres Pays où la Religion de MAHOMET est établie. On n'a cependant pas encore traduit tous les Livres de ces Contrées. Il est à souhaiter que les Curieux nous procurent des connoissances plus détaillées sur le Culte des Anciens Persans. Le Docteur HYDE, Anglois, a déjà comencé à le faire avec succès. L'Alcoran, qui est aux Mahométans ce qu'est pour nous la Sainte Bible, est traduit fidèlement, de l'aveu de tous ceux qui savent l'Arabe.

Les Chinois ont une longue suite d'Histoire, dont on nous a donné de grands échantillons. Leur Histoire ancienne ne peut être que fausse, puis qu'elle contredit l'Antiquité que MOISE donne au Monde; mais

mais qu'on en retranche ce qu'elle contient de fabuleux, qu'on la comence à FOHI, premier Empereur des Chinois; ce calcul s'accordera avec celui de MOISE. On peut voir à cet égard le Continuateur de M. ROLLIN.

Les Indiens ont des Traditions très anciennes, écrites en une langue particulière. On fait quelque chose du Mexique & des Yncas du Pérou. Enfin, depuis près de trois Siècles, on a des Relations multipliées de divers Voyages, dans toutes les parties du Monde connu.

Voilà en général tout ce que nous avons d'Histoires. C'en est peu, si l'on considère la longue suite des Siècles, & toute l'étendue de la terre; mais c'en est encore trop pour un seul home. Il faut donc savoir choisir & se borner selon son état & ses lumières.





N I H I L A N A

• **D**ISEUR *de riens* : Il est facheux que ce terme ne soit pas du bel usage ; il conviendrait si bien, 1^o. à moi même ; ensuite au plus grand nombre des Homes, & à toutes les Femmes, peut être, une sur cent exceptée.

• L'AME du Sage, *dis un Ancien*, seroit invulnérable, si elle ne souffroit par la compassion : Dieu fait si cet Ancien a raison ! Mais il est certain, que le Sage seroit un très méchant Home, s'il n'étoit pas compatissant. Ce seul mot, *Je serois sensible à la pitié* ! suffiroit pour faire abhorrer ATHALIE. *Compassion* : Que ce mot est bien fait pour le cœur ! Heureux sentiment ; plainte de la Nature qui souffre pour les Malheureux ! Divin Protecteur des Infortunés, celui qui ne te conoitroit pas, seroit le dernier des Mortels.

• LE Siftème de nos Prêtres étoit un chef d'œuyre de politique : Tous ses principes concouroient à l'établir d'une manière inébranlable, si la fortune ne s'en

fut mêlée. Ce que les Clercs firent de plus adroit, pour élever l'édifice de leur grandeur, ce ne fut pas de persuader aux Peuples qu'on pouvoit acheter le Paradis; ce ne fut pas de les tenir dans la plus profonde ignorance, pendant qu'eux seuls savoyent lire & écrire, & conséquemment avoyent d'excellens moyens, pour travailler à leur profit; ce ne fut pas de corner ces bénites Croisades, qui étoient pour eux des mines d'or; ce ne fut pas en s'attribuant le droit d'hériter de leurs Parens, droit dont les Moines même jouissoient, pendant que les profanes Laïcs n'héritoient point de leurs Parens Clercs; ce ne fut pas enfin en introduisant cette merveilleuse infailibilité, accompagnée de ces redoutables excommunications, & de ces Tribunaux, non moins redoutables, qui font bruler les gens: Tout cela n'auroit pas sauvé le colosse; il eût été nécessairement renversé, sans l'habileté du St. Concile de Troyes, qui condamna le mariage des Prêtres: Ce fut là un coup de maître, un tour d'adresse décisif. Les Clercs se soumirent sans murmurer; ils sentirent bien qu'il n'y avoit rien à perdre pour eux, & que s'ils n'épousoient plus de femmes, les charitables Laïcs en

épouseroient, & en feroient pour l'Eglise.

„ **SAVEZ VOUS, XERXES**, par quelle voie sont arrivés, dans votre brillante Cour, ces Trésors, que vous consumés avec tant de faste & de prodigalité? Ils y sont venus sur un fleuve de larmes.

„ **NE** blâmons pas celui qui dit le pour & le contre; plaignons le plutôt. Hier l'esprit disoit oui; demain il dira non. L'Homme n'est que contradiction, & ignorance. D'ailleurs il est certain, que celui qui se contredit a rencontré une vérité: Toute la question est seulement de bien choisir entre les contraires proposés.

„ **UN** Esprit droit aime le vrai; il y tend come vers son but naturel; l'amour du vrai est un sentiment qui honore l'Humanité. Ceux qui ont ce noble sentiment, sont autant au dessus des autres, que *Rome* l'étoit au dessus de *Mantoue*. Mais il faut souvent se contenter d'aimer le vrai, sans le trouver. Si quelqu'un a assez de hardiesse & de force pour le chercher, qu'il creuse le puits: Après un travail opiniâtre, qu'il creuse encore; enfin après mille & mille efforts, il trouvera.. Quoi? Je l'ai dit, souvent rien: La Vérité n'est pas encore là; elle est plus bas; elle fuit devant ce **TANTALE**.

„ **SAINTE**, Majesté, Altesse, Emi.

nence , Grandeur , Excellence &c. Les Homes ne font pas petits en tout ; ils ont du moins de grand noms,

„ POUR expliquer l'origine , fans doute à jamais inexplicable , des corps , de l'étendue , du mouvement , le grand LEIBNITZ , guidé par son principe de la raison fuffifante , crut que la raison de l'étendue ne pouvoit être , que dans des Etres non étendus , dans des Etres fimples. Pour rendre raison de l'étendue , *disoit-il* , il faut alléguer autre chofe que celle dont on demande la raison ; il faut recourir à quelque chofe qui ne foit point étendu : Or une telle chofe eft un Etre fans parties , un Etre fimple , que j'apelle MONADE. Les Monades font la raison de la compofition des Corps ; ils tirent leur origine des Monades ; ces Etres n'ont aucunes propriétés matérielles ; ils ont celle de fe représenter confufément l'Univers. LEIBNITZ avoit promis de démontrer rigoureufement la force représentative des Monades ; mais il oublia de tenir fa promeffe. On comprend la raison fuffifante de cet oubli. Ce fameux Siftème , qui a fait en Allemagne une fi grande fortune , eft l'éfort du plus vaste Génie.

Les LEIBNITZIENS , les WOLFIENS ne

doutent pas que les Monades ne soient la véritable clé de la Nature. Quelle idée ne doivent ils pas avoir du célèbre Auteur de ces sublimes imaginations, *Qu'une des Monades d'un grain de sable ait la faculté de se représenter l'Univers*, confusément à la vérité, ils n'ont pas osé dire clairement? Voilà, sans contredit, tout ce que le plus fougueux esprit peut enfanter de plus.... extraordinaire. Un Sceptique pourroit raisonner ainsi contre LEIBNITZ. Vous ne voulez pas que je m'en rapporte à mes sens; mais seulement à mon entendement: D'accord. Vous ne voulez pas que l'étendue, le mouvement &c. qui sont tout l'Univers sensible, soient des réalités; mais seulement des phénomènes, ainsi que les couleurs, la chaleur &c: Je le veux encore. Vous prouvez, que la Matière tire son origine des Monades, & qu'elle ne pourroit exister sans ces Etres simples, privés de toute qualité matérielle: Je tiens tout cela pour démontré; je tiens pour impossible que l'Univers matériel existe sans les Monades; mais si par hazard les Monades n'étoient qu'une chimère, ne seriez vous pas forcé de convenir que l'Univers n'est qu'une aparence, sans aucune réalité, & qui n'existe que dans l'opinion? Or si ja-

mais il y eut de fantômes, ce sont vos Monades; elles sont, pour le moins, aussi obscures que la chose qu'elles expliquent. Il est contradictoire de proposer des Êtres simples, come la vraie raison du composé; autant vaudroit dire, que le *Néant* est la raison de l'*Être*. Vous ne voulez pas, & vous faites bien, qu'une Monade soit un pur Esprit; mais la raison le veut pour vous: Un Être non étendu, simple, sans aucune qualité matérielle, qui peut se représenter l'Univers, est un Esprit, une Intelligence, telle que nous nous en formons ordinairement l'idée. Il n'est point de différence essentielle entre une Monade & un Esprit, & la définition de l'un convient exactement à l'autre. Oseriez vous soutenir, que vous avez l'idée d'une Monade telle que vous la définissés? On ne vous croiroit point, parce qu'il est impossible que vous conceviez ce que c'est qu'un Être sans parties, simple, doué d'une force représentative, & qui, selon vous, n'est ni *Esprit*, ni *Matière*. Or une chose, dont vous n'avez pas l'idée, que vous ne pouvez concevoir, nous la donner pour l'élément véritable & nécessaire de l'Univers, c'est probablement nous faire présent d'une chimère; c'est se mo-

quer. Nous aimons mieux nôtre ignorance.

„ DON GRATUIT. Dette payée forcément. L'Abé GIRARD, dans ses *Sinonimes François*, a oublié celui-ci.

„ ON auroit trop aimé les Femmes, si elles eussent eû l'Ame aussi belle que le Corps; il en auroit résulté des maux sans nombre. L'ordre n'auroit jamais régné ici bas. Que n'auroit on pas fait pour elles, puisque, telles qu'elles sont, elles font encore tourner tant de têtes?

„ MOLIERE mit les *Marquis* en déroute: L'espèce de ces petits Insectes s'est reproduite dans ce Siècle, sous le nom de *Petit maître*, d'*Homme à la mode*: Ces déplaissans Animalcules ont si fort multipliés, qu'on en voit maintenant dans les Climats qui leur sont les moins propres. On en voit en *Hollande*, en *Allemagne*, en *Suisse*; à la vérité ils y sont plus fades qu'ailleurs. On assure qu'il y en a en *Russie*. Si les D. ferts de la *Tartarie*, & la grande Muraille ne les arrêtent, ils iront un jour faire rire & ennuyer les *Chinois*.

„ Un Roi, qui comence une Guerre, est dans la plus violente & la plus critique de toutes les positions qu'il soit possible à l'Esprit humain d'imaginer. S'il n'a pas la justice de son côté, il peut

dire: C'est moi qui égorge, qui désolé, qui ruine tout; mes Soldats sont mes bras; l'honneur de leurs actions m'appartient; ils est à moi, à moi seul: Un Roi, qui trembleroit en signant une Déclaration de guerre, seroit bien excusable.

„ C'EST bien injustement qu'on accuse les *Jesuites* d'être de fins politiques: Certainement leur politique n'étoit pas fine; elle ne valoit absolument rien; l'événement l'a fait voir. On doit supposer que la Société ne portoit pas son mépris pour nous, jusqu'au point de se persuader qu'elle nous meneroit toujours la térule dans une main, & le poignard dans l'autre; elle savoit qu'on n'est plus maintenant aussi dupe que jadis: Avec un peu de la politique la plus comune, les *Jésuites* auroient jugés, qu'ils avoient faits tout ce qu'il falloit faire pour soulever contre la Société des millions d'ennemis. Ils avoient appris à lire aux François, il étoit aisé de prévoir qu'ils liroient cet audacieux Institut, qui ose dévouer les Rois à une malédiction éternelle, & cette Morale, fruit du crime en délire, qui dévoue quelquefois les Rois à la mort. Il ne falloit pas une habileté bien extraordinaire pour conclure, que dans une position si critique, ils avoient tout à crain-

dre, & rien à espérer.

„ LES Guerres de Religion sont un deshonneur complet pour l'Esprit & le Cœur humain; c'est la folie & la barbarie en perfection.

„ LE Médecin, qui ayant travaillé sur les Aphorismes d'HIPOCRATE, dédia chaque Livre de ses Commentaires à un de ses amis, & la Table à un autre, avoit un furieux penchant à dédier: Le bon Docteur devoit se guérir de cette froide manie: Les Auteurs doivent dédier leurs Ouvrages à l'immortalité, & il faut qu'ils soient plus faits pour elle, que les Harangues de l'Académie Française ne sont faites pour sa devise.

„ Un Home succombant sous le poids de la douleur, de la pauvreté, de la haine, un JOB enfin ne seroit pas le plus malheureux de tous les Homes. Un plus malheureux, c'est un Roi, dont l'Ame seroit foible, & commune: Placé pour son malheur, & pour celui des autres, sur un Trône, qu'il aviliroit; insensible aux plaisirs que l'habitude énerve; enivré d'un fade encens; dévorant le pain de l'indigent; ignorant les larmes qu'il fait répandre; incapable de remédier aux désordres de son Gouvernement; fatigué de sa triste grandeur; toujours incertain, agité,

eunuïó, il ne resteroit rien d'heureux à un tel Home, pas même l'espérance d'une fin prochaine. Je me trompe, il lui resteroit l'espérance d'être bientôt oublié après sa mort, & conséquemment celle d'échaper au mépris de la postérité.

„ SOUVENT les Mausolés sont élevés pour les Vivans, plutôt que pour les Morts; une simple pierre, un roc brut, avec cette inscription, *sta viator, heroem calcas*; voilà les Mausolés faciles à faire, difficiles à mériter.

„ ON voit parmi les Homes des usages qui n'ont pas l'ombre de raison, des coutumes diamétralement opposées au sens comun: Telle est celle de l'Isle de *Bissao* sur la Côte Occidentale d'Afrique. Si les Voyageurs, qui mentent quelques fois, ne mentent point dans cette occasion, un Home peut donner au Roi de *Bissao*, la Maison de son Voisin; la Donation est bonne, le Roi l'accepte, & s'empare de la Maison si libéralement donnée: Permis au malheureux de se venger du Donateur, par une libéralité semblable. Ces pauvres gens sont bien sages, si toutes les Maisons de l'Isle n'appartiennent pas encore à leur noir Souverain.

„ Si l'on eût fait une sérieuse attention aux projets de tyranniser & de persécuter

ter les Consciences, à moins d'avoir la fausseté même dans l'esprit, & l'enfer tout entier dans le cœur, on les auroit laissées tranquilles, & tout n'en auroit été que mieux. Quoi ! Vous voulez faire croire aux autres ce qu'il vous plait ? Ne voyés vous pas que leur intérêt est de croire, puisque vous êtes les plus forts ? S'ils refusent de vous obéir, il est clair come le jour, que c'est parce qu'il leur est impossible. Vous demandez donc l'impossible ! Vous allez donc contre toute loi, contre toute raison ? Mais si vous persécutez en conséquence, répondez moi, je vous prie, coment voulez vous que je vous appelle ? Furies infernales ? Démons cruels ? Vous direz que ces qualifications ne vous conviennent point : Vous direz vrai ; elles sont trop foibles pour exprimer toute l'horreur de vôtre action.

„ Vous dites, qu'un Habitant de la *Californie*, ou des *Terres australes*, sera damné, parce qu'il n'est pas Chrétien ; ajoutez, si vous voulez, que le *Mont Canigou* sera maudit, parce qu'il n'est pas dans la *Palestine* ; je n'aurai pas plus de peine à croire l'un que l'autre.

„ LA pensée s'envole aussi vite que le tems ; l'écriture l'arrête, & la rend plus stable que les rochers.



LIVRES NOUVEAUX.

L'ESPRIT *des Monarques* MARC AURELE, JULIEN, STANISLAS & FREDERIC, *Par M. L. D. L. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez VINCENT, MDCGLXIV.*

SI depuis un Siécle la Philosophie a fait des progrès considérables, c'est que les Rois l'ont protégée, c'est qu'il y a eü des Monarques Philosophes. L'Auteur de cet Ouvrage atribue à l'étude de la Philosophie les Vertus des grands Princes, dont il décrit la Vie & fait conoitre l'Esprit & les Maximes. Il comence par

M A R C - A U R E L E .

Le goût de ce Prince pour les Sciences, spécialement pour la Philosophie, lui donna cette aménité, qui le rendit si cher à l'Empereur ADRIEN & à son Fils ANTONIN *le pieux*, qui l'adopta & l'associa à l'Empire. MARC-AURELE, dès qu'il y fut parvenu, y associa LUCIUS-VERUS, qu'ANTONIN n'avoit pas voulu adopter, quoi qu'il ne l'eût été lui même qu'à cette

condition : Acte de générosité d'un Philosophe, & de son caractère, que l'Auteur décrit ainsi :

Constant & modeste; grave & complaisant; clément & juste; indulgent pour les autres & rigide pour lui même; insensible à la vaine gloire; inébranlable dans ses dessein, formés toujours après de mûres réflexions, & jamais par caprice ou par passion; ennemi des Délateurs; pieux sans affectation; modéré en toutes choses; toujours égal; toujours le maître de son ame; toujours soumis à la Providence & à la Raison; sans cesse en garde contre l'amour propre; incapable de déguisement; toujours vrai dans ses paroles & dans ses actions; jamais impatient ni inquiet; prompt à pardonner les fautes, quand elles n'offensoient que lui; inexorable, quand l'intérêt public le forçoit à les punir; constamment occupé du bonheur de ses Peuples & du plaisir de faire du bien; toujours compatissant & Père des Pauvres. Tel étoit MARC-AURELE, au milieu des alarmes & des calamités de la guerre, come dans le sein de la paix.

Le chagrin qu'eût ce Prince, en apprenant, que CASSIUS, son Lieutenant, avoit été tué, marque la grandeur de son ame. Quoi qu'il se fut révolté & qu'il eût

voulu se faire proclamer Empereur, MARC-AURELE le plaignit & regreta que sa mort le priva du plaisir de faire grace à un perfide. Ce qui prouve qu'un Monarque Philosophe a un grand empire sur les cœurs, c'est que les Romains prièrent ce Prince, déjà vieux & infirme, qui se dispoſoit à partir pour de nouveaux triomphes, de ne point les quitter qu'il ne leur eût donné des préceptes pour leur conduite, afin que si les Dieux les privoient du bonheur de le revoir, ils puſſent, avec ce ſecours, continuer de marcher dans le chemin de la Vertu, où il les avoit fait entrer par ſon exemple. MARC-AURELE, touché de cette prière, paſſa trois jours entiers à leur expliquer la Morale & à leur donner des Maximes propres à régler leurs actions.

Les Maximes de cet Empereur, ici recueillies, ſont renfermées ſous les titres ſuivans: *De Dieu & de la Providence: Des devoirs de l'Homme envers Dieu, la Société & ſoi même: Des devoirs des Souverains: Des Bienſaiteurs: De la conduite du Sage: Du Bonheur: Des Biens & des Maux de la Vie: Des Paſſions: Des Vanités du Monde: Des Amis: De la Mort: Des propriétés de l'Âme.*

En parlant de la Bonté de l'Être Sa-

plême, cet Empereur dit : DIEU, *tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter, pendant une si longue suite de siècles, un nombre infini de Mechains: Il a, au contraire, soin d'eux en toutes manières. Et toi, qui va bientôt mourir, tu es las de les supporter, quoi que tu sois toi même du nombre.*

Les pensées de MARC-AURELE respirent, pour la plupart, l'Humanité, & ont pour but la tranquillité de l'Ame, la vraie paix philosophique: *Personne, dit il, ne se lasse de voir du bien, car c'est une action selon la Nature. Ne t'en lasse donc point. Faire du bien aux autres, c'est en recevoir.*

Ce que cet Empereur dit sur les devoirs des Rois paroît être adressé à COMODE; & il y a lieu de s'étonner, que le Fils d'un Père aussi vertueux ait été un Monstre.

En parlant des Amis: *Il faut, dit-il, que la franchise soit écrite sur ton front. Il faut que ceux qui approchent d'un honnête Homme, connoissent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Rien de plus horrible que cette amitié de loup; évitès la sur toutes choses.*

MARC-

MARC-AURELE définit l'Home, *une*
Ame qui promène un Mort.

JULIEN.

L'Auteur vient ensuite aux particularités de la Vie de l'Empereur JULIEN, de ce Prince décrié par quelques Auteurs, loué par d'autres, en particulier par M. DE VOLTAIRE, relativement à sa Philosophie, à sa Morale, & à plusieurs belles Actions.

JULIEN, dit-on, consacra sa jeunesse à l'étude des Sciences & à cultiver les Arts; il s'appliqua à former ses mœurs. Dès son bas âge, il se fit un devoir de la bienfaisance & de l'amitié: Il avoit pour maxime, qu'il faisoit doner à tout le monde, plus libéralement aux gens de bien, acorder le nécessaire à un chacun, même à nos ennemis. Ce Prince ne se vengeoit que par des bienfaits, des malheurs qu'on lui avoit suscités. Sa franchise, sa simplicité, son humeur aiable & populaire, son antipatie pour le faste & les plaisirs le firent estimer & chérir des Peuples qu'il vainquit. On admiroit sa frugalité, son assiduité au travail, son exactitude à remplir ses devoirs, son amour pour la justi-

ce, sa clémence. Ce fut elle qui lui dicta cette belle réponse à **DEIPHIDIUS**. Cet Orateur, plaidant contre **NUMERIUS**, accusé, sans preuves suffisantes, d'avoir pillé les *Gaules* durant son Gouvernement, dit à l'Empereur: **CESAR**, qui sera coupable, s'il suffit de nier ses crimes? **JULIEN** lui repliqua: Et s'il suffit d'être accusé, qui sera innocent? Il aima mieux s'exposer à être dépouillé de la pourpre, que de signer l'ordre que lui envoya **FLORENTIUS**, pour exiger de nouvelles subventions des Gaulois.

Elevé, malgré lui, à l'Empire par son Armée, il comence son Règne par la punition de ceux qui avoient abusé de leur crédit, pour fouler les Peuples. Il chasse les Délateurs, il renvoie les Eunuques, les Cuisiniers du Palais & les Domestiques, que sa sobriété rendoit inutiles & onereux à l'Etat. Il rétablit une entière liberté d'opinions dans le Sénat. Il réforma les Loix, réprima la Chicane, & diminua les Impôts. Il fut accessible à tous ceux qui reclamoient sa justice. Il voyoit tout par lui même, protégeoit l'innocence, faisoit plus de cas de ceux qui le faisoient apercevoir de ses fautes, que de ses Panégiristes. Il punissoit ces Monstres de Cour, qui, sous l'apparence de

zèle pour le Souverain, servoient leurs inimitiés particulières & portoient des accusations contre leurs ennemis. Un Prince, qui avoit de si belles qualités, devoit-il être déprimé, come il l'a été par ses Historiens; méritoit-il d'être traité come un NERON, come un HELIOGABALE ?

M. L. D. L. lui rend plus de justice. Il le blâme & le plaint, à la vérité, sur son Apostasie, & dit qu'elle ne fait point honneur à sa raison; mais il ajoute, que l'on ne pourroit, sans injustice, refuser de convenir, qu'il a été d'ailleurs toutes les vertus d'un Philosophe. Les Ouvrages de ce Prince sont remplis d'esprit, d'éloquence, de finesse, d'enjouement, & renferment une Morale admirable. L'Auteur en fait une belle analise dans les Maximes qu'il en extrait, & qu'il donne come l'Esprit de ce Monarque. En voici quelques unes dignes d'être gravées dans le cœur des Homes.

La Conjecture est le partage de la Raison humaine; la Science est le partage de Dieu.

SOCRATE a plus fait qu'ALEXANDRE LE GRAND. Les Victoires d'ALEXANDRE ont-elles réformé le Gouvernement d'une Ville, réglé les mœurs d'un Particulier? Elles ont

enrichi bien des gens ; mais elles n'ont rendu personne plus tempérament , plus sage. L'unique effet qu'elles aient produit , sur le Vainqueur même , a été de redoubler sa hauteur... Mais tous ceux qui se corrigent , par le secours de la Philosophie , sont redevables à SOCRATE de ce changement.

Il faut instruire les Ignorans , & non les punir ; les plaindre & ne pas les haïr. Les punitions corporelles ne persuadent pas les Hommes ; il faut les éclairer.

Le devoir essentiel d'un Empereur est d'imiter DIEU. L'imiter , c'est avoir le moins de besoins , & faire le plus de bien qu'il est possible.

STANISLAS.

L'Auteur du Livre dont nous donnons l'Extrait se récrie contre ceux qui ravalent notre Siècle. Il leur oppose les progrès que la Philosophie a faits depuis cinquante ans. Quel Siècle , dit-il , a vu sur le Trône plus de Héros & de Sages à la fois ? C'est ce qui le conduit à faire connoître STANISLAS IECZINSKI , Philosophe Roi , dont la Vertu le rendit supérieur à la Fortune. Ce Prince perdit un Trône sans chagrin ; il ne se félicita de

la nouvelle Souveraineté (*), qui lui fut offerte, que parce qu'elle lui procureroit les moyens de faire des heureux. Il ne s'est pas borné à protéger les Arts & la Philosophie, il les a cultivés. Morale, Politique, Sentiment, Belles-Lettres; tous ces genres ont exercé sa plume. Ses Ouvrages, ses Actions ont un parfait accord. Il a prouvé, qu'il n'est pas moins digne des Monarques d'instruire l'Univers par leurs Ecrits, que de rendre leurs Peuples heureux par leurs Bienfaits.

Le Caractère distinctif du Roi STANISLAS est la Bienfaisance. Sa Maxime est, *que l'on ne peut être heureux, que par le bonheur d'autrui.*

On n'a fait, dit-il, que vendre ou prêter ses bienfaits, dès qu'on ne s'en trouve pas payé par le plaisir de les faire.

En parlant des Rois, ce Prince dit : *L'Homme de génie ne sauroit gouverner un Etat sans fermeté; & c'est précisément cette fermeté, qui fait le malheur d'un Etat gouverné par un Homme sans génie. La dissimulation d'un Roi ne doit aller que jusqu'au silence.*

M. m 3

(*) Les Duchés de Lorraine & de Bar.

Voici d'autres Pensées, d'autres Maximes de ce Grand Prince :

Ce n'est ni la sale Demeure de DIOGENE, qui causoit son bonheur, ni la vaste Région des Indes, qui, par elle même, pouvoit rendre ALEXANDRE plus heureux ; Mais le Cinique se plaît dans son Toneau, parce qu'il ne desire rien au delà de son étroite enceints ; & l'Univers ne suffit pas au Conquérant de l'Asie, parce qu'il ne sait pas donner de bornes à son ambition.

Tout ce que la Nature exige est aisé : Il ne s'agit que de régler ses desirs & ses besoins sur ses facultés.

Parlant de l'Irréligion, il dit : *Pourquoi tant d'orgueil dans des Homes, qui n'espèrent plus d'être ? Et comment peuvent-ils désespérer avec tant d'orgueil ?*

On ne peut qu'admirer la justesse & la beauté des Pensées qui suivent :

La Vertu sans douceur & sans politesse est un Apas sans Hameçon.

La Modestie est également utile à l'Homme, qui a du mérite & à celui qui n'en a pas : Dans l'un elle se prouve ; & dans l'autre elle cache les défauts.

Un Orateur, qui s'étudie à être fleuri, est come un Athlète à qui l'on ne demande que de la force, & qui se pique de beauté. Je voudrois, dit ce Prince, qu'il y eût

moins de distance entre le Peuple & les Grands : Le Peuple ne croiroit pas les Grands plus grands qu'ils ne sont , & il les craindroit moins : Les Grands ne s'imagineroient pas le Peuple plus petit . & plus misérable qu'il ne l'est , & ils le craindroient d'avantage.

Ce que le Roi STANISLAS dit au sujet de l'emploi des Revenus Eclésiastiques, de l'abus que l'on en fait, des moyens de le réprimer, du bien que l'on pourroit faire avec l'excédent du nécessaire ou même du superflu; tout cela mérite d'être lu dans l'Ouvrage même.

On s'étendroit beaucoup trop, si on vouloit rapporter les excellentes Maximes, que nôtre Auteur a extraites du *Philosophe bienfaisant*. Nous y renvoyons le Lecteur. On admire le morceau de TACITE sur les *Mœurs des Germains*, & on lira toujours avec un plaisir sensible ce que le Roi STANISLAS a écrit sur les *Polois*.

F R E D E R I C .

Quant à ce qui concerne FREDERIC LE GRAND, M. L. D. L. en parle au si. Ce Monarque a passé, *dit il*, sa jeunesse dans

l'étude assidue des Muses & de la Philosophie. Il réunit, en lui seul, l'esprit, la délicatesse, l'activité, l'intrépidité, la modération, la sagesse, les principes & la pratique des Vertus héroïques des Princes, dont on a précédemment parlé. Quelque célébrité que lui ait aquis son *Gé-
nie militaire*, c'est à des titres plus sublimes encore, que celui d'exceller dans l'Art de la Guerre, & d'en dicter, en Vers harmonieux, la profonde théorie, qu'il a mérité les surnoms de *GRAND* & de *SALOMON du Nord*. C'est sur des *Maximes* & des *Actions* plus dignes de l'Humanité & de la Philosophie, qu'il a établi les fondemens de son Règne & de sa Gloire.

M. L. D. L. fait l'éloge de l'*Anti-Machiavel* & du *Code Frédéric*, spécialement en ce qu'il abolit les Loix pénales, que son Auguste Auteur n'a pu concilier avec l'Humanité: Sa sagesse, dit-il, les a dictées contre les Coupables, & sa clémence les a moderées pour les Hommes. Il trace en abrégé les grandes choses que le Roi de Prusse a faites en faveur de ses Sujets & de l'Humanité. Il porte son jugement exact de son *Histoire de la Maison de Brandebourg*. Il ajoute ensuite, que la Philosophie ne s'est jamais exprimée avec plus

d'esprit & d'urbanité, que dans les Ouvrages de ce Grand Roi, & que la Langue Françoisse semble avoir aquis un nouveau degré de gloire sur toutes les autres, par le choix qu'il en a fait, pour servir d'organe à ses sentimens, à ses pensées & à ses maximes.

Nous ne rapporterons ici, qu'un petit nombre de celles que l'Auteur donne sous le titre d'ESPRIT DE FREDERIC :

Les inondations, qui ravagent des Contrées, le feu du tonnerre, qui réduit des Villes en cendres, le poison de la peste qui désole des Provinces, ne sont pas aussi funestes au monde, que la dangereuse morale & les passions éfrenées des Rois.

Il en est des Chefs de Secte, come des Ambassadeurs: Souvènt les Esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils ofent soient avantageuses.

S'il est vrai que la forme de Gouvernement la plus parfaite est celle d'un Royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les Républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, & se sont mieux conservées; parce que les bons Rois meurent, & que les sages Loix sont immortelles.

L'institution des Soldats est pour la défense de la Patrie. Les louer à d'autres,

comme on vend des Dogues & des Taureaux, c'est, ce me semble, pervertir à la fois le but du Négoce & de la Guerre. On dit, qu'il n'est pas permis de vendre les choses saintes: Eh! qu'y a-t'il de plus sacré que le sang des Hommes?

Il y a quelque chose d'épidémique dans la façon de penser, qui se comunique d'un Esprit à l'autre. Cet Homme extraordinaire, ce Roi, dont les vertus outrées dégéneroient en vices, CHARLES XII. en un mot, portoit avec lui, dès sa plus tendre enfance, la Vie d'ALEXANDRE LE GRAND; & bien des personnes, qui ont connu particulièrement cet ALEXANDRE du Nord, assurent, que c'étoit QUINTE-CURCE, qui ravageoit la Pologne; que STANISLAS devint Roi après ABDOLONIME, & que la Bataille d'Arbelles occasiona la Défaite de Pultawa.

Pour finir cet Extrait, rendons aussi justice à l'Auteur de ce Recueil. Le choix des Maximes est fait avec gout; les introductions préliminaires, qui renferment les particularités de la Vie de chacun des Monarques Philosophes, & qui précèdent les Maximes tirées de leurs Ouvrages, sont écrites avec force, avec noblesse & avec le ton, qui caractérise la vérité.

PRINCIPES de l'ART DE LA GUERRE,
*détailés avec ordre, & prouvés par une
 description exacte de la Discipline Mili-
 taire des Anciens GRECS & ROMAINS.*
 Tome 1er. A Strasbourg chez JONAS
 LORENZ MDCCLXIV. 8vo de 342. pa-
 ges & 12. Planches.

L'AUTEUR de cet Ouvrage paroît être un Militaire très éclairé, qui a une parfaite conoissance des Principes de la Guerre, tant des Anciens, que des Modernes. Il nous apprend, dans son *Avant-Propos*, que ces Principes ont été mieux observés, sur tout chez les anciens Romains, qu'ils ne le sont présentement, au moins dans ce qui concerne l'Infanterie. A cet égard il s'appuie du témoignage de plusieurs grands Généraux de nos jours, tels que le Prince HENRI DE ROHAN, le Comte de MONTECUCULI, le Maréchal de PUISEGUR, le Chevalier de FOLARD, & le Maréchal Comte de SAXE. Ce Grand Général dit, dans le Livre intitulé *Ses Réveries*:

Les Romains ont vaincu toutes les Nations par leur Discipline.... Leur Légion étoit si formidable, qu'elle entreprenoit les plus grandes choses. C'est sans doute un

Dieu, dit VEGÈCE, qui leur inspira la Légion. J'en ai eü la même opinion depuis long tems, & c'est ce qui m'a rendu plus sensible au défaut de nos usages.

Le Chevalier DE FOLARD, dans ses *Comentaires sur POLIBE*, done par tout le même témoignage à l'excellence de la Discipline militaire des Romains; mais il regarde come très difficile la description exacte que l'on pourroit en faire: Il ne nous reste, dit il, qu'une partie de ce que POLYBE en avoit écrit, encore écrivoit il dans un tems où la Science de la Guerre n'étoit pas montée à ce haut point de perfection où elle parvint du tems de CESAR. Les autres Ouvrages de ceux qui en avoient traité, se sont perdus.... Ce qui s'en est conservé se trouve noyé & dispersé dans des Auteurs Latins & quelques Grecs qui nous restent. Il faudroit, pour ramasser & arranger ces morceaux, une lecture immense, & que ce fut un Home de Guerre, d'une capacité & d'une expérience convenables, qui travaillat à suplèer à ce qui manque dans les Auteurs, par ces conjectures heureuses & solides, que l'étude & l'expérience fournissent. Mais où trouver cet Home de Guerre, qui voulut s'embarquer dans un dessein de cette nature, & qui ne s'épou-

vantat pas à la vue de ces ruines & de ces débris, qu'il faudroit retablir &c?

C'est cependant un travail si difficile, que l'Auteur anonime des PRINCIPES, que nous anonçons, a osé entreprendre, dans la vue d'engager les Militaires à examiner la méthode par laquelle ces principes pourroient être présentement suivis, pratiqués, apropiés à la nature des Armes à feu en usage aujourd'hui, & contribuer à perfectionner l'Art de la Guerre. Il nous apprend, que cet Ouvrage lui a couté plusieurs années de recherches & de travail. Ce qui paroît très certain, puis qu'il s'agissoit de distinguer les Usages militaires des différentes Epoques, & concilier les Auteurs sur ce qu'ils ont raporté. Il a consulté principalement HERODOTE, THUCIDIDE, XENOPHON, POLIBE, PLUTARQUE, TITE-LIVE, JULES CESAR, l'Historien Juif JOSEPH, ARRIEN, VEGECE, & plusieurs Ouvrages modernes sur cette matière.

Le 1er Tome, qui vient de paroître, contient XII Chap. dans lesquels on donne la description de la Légion Romaine, au commencement de la République, quand l'Infanterie pesamment armée étoit divisée pour combattre par Compagnies, nommées *Manipules*.

Dans le 1er Chapitre, qui est une Introduction à l'Ouvrage, on y fait voir, que les Principes de la Guerre n'ont point changé depuis la découverte des Armes à feu, & quelle utilité on peut tirer de la Milice des Anciens.

Le 2me Chap. contient le Partage militaire du Peuple Romain sous le Gouvernement de ses Rois, savoir en trois Tribus, sous ROMULUS 1er Roi; & en six Classes militaires, sous SERVIUS TULLIUS 6me Roi.

L'élection de la Milice Romaine, sous le Gouvernement des Consuls, tant de la Légion de l'Infanterie, que de la Légion de la Cavalerie, forme la matière du Chap. III.

On traite, dans le Chap. IV. De l'Infanterie pesamment armée de la Légion Romaine; de sa division en diverses Manipules; de l'élection des Officiers & Bas-Officiers; de la manière de ranger chaque Manipule en Bataille; du rang qu'avoient ces Troupes entre elles; du rang des Centurions entr'eux; des Armes de cette Infanterie & de son Habillement; des Armes des Hastaires, & des Princes, défensives & offensives; des Armes des Triaires; de celles des Officiers subalternes; des Outils; de la distance entre les rangs & les files &c; de l'ordre de Bataille & de la manière de combattre; des

différentes manœuvres suivant les circonstances &c.

Le Chap. V. fait conoitre l'*Infanterie légère de la Légion Romaine* ; sa division en quatre Ordres, les *Frondeurs*, les *Archers*, les *Tragulaires*, & les *Dardeurs* ; la division des *Frondeurs*, des *Archers* & des *Dardeurs* en divers pelotons ; celle des *Tragulaires* en *esconades* ; le rang qu'avoient ces troupes ; leurs *Armes* ; l'*Ordre de Bataille* & la manière de combattre de cette *Infanterie*.

Le Chap. VI. parle de la *Cavalerie de la Légion Romaine* ; de sa division en diverses *Turnes* ou *Compagnies* ; de l'élection des *Officiers* & *Bas-Officiers* de chaque *Turne* ; de la manière de ranger ces *Comp.* en *Bataille* ; du rang qu'elles avoient ; du rang des *Décursions* ; des *Armes* de la *Cavalerie* défensive & offensive ; de la *Lance* ; des *Harnois* des *Chevaux* ; des *Armes* des *Officiers subalternes* &c. ; de l'*Ordre de Bataille* & de la manière de combattre de la *Cavalerie*.

Le Chap. VII. traite des *Machines de jet* ; de l'*Atirail de Guerre* ; des *Ouvriers* ; des *Vétérans* ; des *Soldats surnuméraires* ; des *Balistes de Siège* & des *Balistes de Campagne* nommées *Scorpions*, qui étoient à peu près du même usage que les *Canons chargés à cartouches d'aujourd'hui* ; de la

disposition de ces Machines dans un jour d'affaire; des dix Catapultes ou Pierriers, tant de Siège que de Campagne, de leur disposition dans une Bataille; du Béliet, de sa construction, de la manière de s'en servir dans un Siège, en quels cas on en étoit la tête, pour y substituer la Faux &c; des Batelets ou Canots; des Chausses trappes; des Outils; des Fournitures; des Ouvriers en fer & en bois; des Marchands & des Vivandiers; des Mineurs; des Chirurgiens; des Fourriers ou Marqueurs de Camp &c.

Dans le VIII. Chap. on raporte les *Règlemens militaires relatifs aux Equipages & aux Domestiques.*

Le Chap. IX. désigne les Hauts Officiers des Légions; savoir le *Préfet Légionnaire*, ou Comandant en chef; le *Préfet du Camp*, ou Maréchal des Logis; le *Préfet des Ouvriers*, ou Comandant des Pionniers; & les six *Tribuns militaires.* Les fonctions de tous ces différens Officiers y sont spécifiées.

Le Chap. X. parle des *Légions des Alliés & des Troupes auxiliaires*; de la manière dont elles étoient composées; de leurs Officiers supérieurs; de leur Cavalerie; de leur Infanterie &c. de la méthode de les arranger & faire agir dans une Bataille &c.

On

On trouve dans le Chap. XI. les méthodes des Romains, pour perfectionner l'Art militaire, & empêcher que les autres Nations ne les y égalassent; & il y a des Remarques de l'Auteur pour approprier de ces méthodes anciennes à perfectionner aussi les usages modernes.

Enfin le Chap. XII. renferme les *Principes sur lesquels les Romains régloient leurs Préparatifs de Guerre*; & il est terminé par des Remarques judicieuses de l'Auteur, applicables à la conduite des Généraux modernes.

Les XII. Planches, qui sont à la fin de ce Ier Tome, représentent l'arrangement des différentes Manipules; les Campemens; les différens Ordres de Bataille; la description des Machines dont on a parlé; très bien figurées. Cet Ouvrage mérite l'attention des Militaires.

L'Auteur anonyme promet encore deux Parties, qui formeront probablement deux autres Volumes pareils à celui dont on vient de donner l'Extrait.

Il fera voir, dans la seconde Partie, l'arrangement de la Légion, lors que vers la fin de la République, l'Infanterie Romaine, pesamment armée, fut divisée pour combattre, en *Cohortes* ou Bataillons;

il donera la description de l'exercice & des manœuvres de l'Infanterie & de la Cavalerie; les principes sur lesquels les plus habiles Généraux se régloient dans les grandes Opérations, dans les Marches, les Campemens, les Combats &c.

La troisième & dernière Partie contiendra les Principes de la Tactique des *Asiatiques* durant la Monarchie des *Perfes*; la description de la Discipline militaire des *Grecs*, comparée avec celle des premiers; l'Ordonance de la *Phalange Macédonienne*, comparée à la Légion Romaine; les grandes Manœuvres des *Grecs* dans les Jours d'affaire &c.

MEMOIRES & Observations recueillies par la Société Oeconomique de BERNE. Année 1764, III. Partie. A BERNE, chez la Société Typographique &c.

LA 3me Partie des Mémoires de l'illustre Société Oeconomique de Berne, pour l'Année courante, a paru depuis peu. Voici les Pièces que cette Partie renferme.

I. ESSAI sur la meilleure méthode pour l'éducation du Paysan, relativement à l'Agriculture: Par M. MOCHARD, Pasteur à

Béoullard, dans la Prévôté de Môtier, Evêché de Bâle. Pièce couronnée.

II. MEMOIRE sur les Noyers, par M. N. E. TSCHÄRNER, Membre du Conseil Souverain de Berne & Secrétaire de la Société Oeconomique.

III. TROISIÈME suite de l'énumération des Plantes étrangères, naturalisées en Suisse: Par M. DE GRAFFENRIED, Seigneur de *Worb*, Baillif à *Nidau*.

IV. EXAMEN des Eaux potables de la Ville d'YVERDON: Par M. PERRINET DE FAUGNES, de la Société Oeconomique de BERNE, & de celle d'YVERDON.

V. OBSERVATIONS rurales & météorologiques des six premiers Mois de 1764.

ODES SACRÉES, ou les PSAUMES de DAVID, en Vers François. Traduction nouvelle, par divers Auteurs. A BERNE, chez la Société Typographique MDCCLXIV. grand 8vo. de 480. pages.

Ce Livre contient les CL. Psaumes de DAVID, mis en Vers François, par les meilleurs Poëtes modernes. L'Éditeur &

le Traducteur de plusieurs de ces Cantiques est M. GARCIN, de Neuchâtel, Ministre du St. Evangile. Il a dédié cet Ouvrage à M. le Marquis de POMPIGNAN, de l'Académie Française, & Auteur de diverses POÉSIES SACRÉES. C'est, dit M. GARCIN dans cette Epître, la lecture de vos Poésies sacrées, qui m'a excité à entrer dans une carrière, dont peut être vôtre exemple auroit dû me détourner. C'est au feu sublime de vôtre imagination, que j'ai allumé les étincelles d'un talent dont vous m'avez appris à régler l'usage. C'est à vos critiques que je dois la correction de plusieurs défauts &c.

Un Discours préliminaire, en stile pompeux, donne l'Eloge de la Poésie Sacrée, & manifeste les vues & le but de M. GARCIN, en publiant cette nouvelle Version des Psaumes. Ce Discours est de 28. pages. Donons en quelques traits. Il débute ainsi :

Il n'est point de genre de Poésie, qui pour la grandeur & la sublimité, pour les beautés vraies & intéressantes, pour les mouvemens pathétiques, pour la force de ses effets au fonds de l'Ame, puisse être comparé à la Poésie sacrée. L'impression que fait naître le tableau des passions, la peinture des caractères, l'art des intrigues & des situa-

tions, dans les Ouvrages Dramatiques, est loin d'égaliser celle que produisent les Chants de ces Poëtes, qui ont fait de l'Etre suprême & de ses Ouvrages, l'objet de leurs contemplations &c....

S'il est vrai, continue-t-il, que la Poësie ne s'élève jamais d'avantage, que lors qu'elle peint les choses divines, & qu'elle dérobe sur l'Autel de la Religion le feu qui allume ses transports, on peut dire, qu'elle monta à son période de perfection dès sa naissance. La première Poësie eût Dieu pour objet, ou plutôt, ce fut l'idée & le sentiment de Dieu, qui donna à cet art l'essor & la vie. Il remarque que l'Ame des premiers Homes, pénétrée du spectacle de l'Univers, frappée de la puissance du Créateur, touchée de ses immenses bienfaits, exprimoit ses sentimens avec force. Tout étoit peinture, dit-il, dans les descriptions, sublimité dans les pensées, véhémence dans les mouvemens, douceur & tendresse dans le langage de l'amour & de la reconnoissance... Il observe ensuite; que la Poësie, ce Langage des Dieux, chanta les Rois, les Héros, célébra les vertus & les actions des Grands Homes &c; qu'elle acquit par succession plus d'art, de finesse, mais qu'elle devint moins forte & plus séduisante; qu'elle

dégénéra dès-lors, perdit son lustre & sa dignité, favorisa, embélit les passions, & devint éféminée & libertine.

. De tous les Monumens de Poésie fa crée, le premier, dit M. GARCIN, c'est sans contredit le Livre des PSAUMES. Il ne considère pas cet Ouvrage du côté de l'inspiration, qui le rend infiniment respectable; mais simplement de celui de la Poésie, de la dignité de son Auteur & des richesses qu'il renferme. Il ne croit pas qu'on puisse disputer au Roi DAVID le titre de Prince des Poètes sacrés. *Quel trésor de beautés dans un si petit volume!* s'écrie-t-il. *Quelles idées nous donne-t-il de la Divinité, de ses attributs, de ses ouvrages!*... *A voir les descriptions de sa puissance, ne dirait-on pas qu'il a assisté au magnifique spectacle de la Création; qu'il a vu la lumière se détacher des Astres qui la produisent, pour se répandre par tout & ordonner les scènes variées & brillantes de l'Univers; qu'il a vu l'ébranlement donné à ces grands Corps, qui se meuvent avec un ordre & une symétrie dont ils ne s'écartent jamais; qu'il a vu la Terre sortir du néant, se parer de fleurs & de fruits, & jeter aux pieds de son Roi les prémices de sa libéralité &c? . . .* M. GARCIN fait aussi sentir les beautés poétiques des Psau-

mes dans les descriptions de l'Homme de bien, du Méchant &c.

Nous avons, dit-il, plusieurs Traductions en prose du Livre des Psaumes; mais les traductions en prose d'un Ouvrage poétique, sont, pour l'ordinaire, des Copies mortes d'un Original plein de vie... Plusieurs Poëtes ont essayé de mettre le Pseauteur en Vers; mais leur zèle a été plus louable qu'heureux... La gothique naïveté de MAROT, la verbeuse monotonie de LE BRETON, la traînante mollesse de GODEAU, l'insipide fidélité de LE NOBLE, n'ont pas dû décourager ceux qui, avec de vrais talens, marcheroient dans la même carrière.

Après cette critique, M. GARCIN fait un éloge magnifique des Odes sacrées & des Psaumes du célèbre ROUSSEAU, & il regrette qu'il n'ait pas étendu d'avantage cette portion de son travail. *Quel amas de beautés, dit-il, dans ses Psaumes! Que de force dans les pensées! Que de justesse dans leur liaison! Quelle pompe & quelle variété d'images! Quelle harmonie féconde, puissante, soutenuë. Il captive à la fois l'esprit, l'oreille & le cœur. C'est un Fleuve majestueux, qui roule ses flots sur un lit large & profond; son cours est d'une égalité toujours soutenue &c...*

A cet éloge succède celui de M. LE FRANC, dont la Lyre, suivant l'Auteur de ce Discours, résona d'accords non moins sublimes, que ceux de M. ROUSSEAU, quoi que différens. M. LE FRANC, plus serré, plus véhément, plus rapide, paroît aussi plus plein de cet esprit prophétique, qui entasse les figures, presse les idées, en coupe le fil & les revêt d'une harmonie qui en annonce & en prépare l'effet. Il n'éclaire pas seulement, il foudroie; il ne se contente pas d'échauffer, il brûle.... Ce n'est plus un Fleuve qui roule ses flots avec une tranquillité majestueuse; c'est un Torrent, qui bondit des Cavernes avec violence, qui fait rétentir le bouillonnement de ses eaux, & dont le cours, un peu vacilleux par sa rapidité, démolit & entraîne ce qui lui résiste.

Il place M. DE BOLOGNE à quelque distance de ces deux illustres Ecrivains. Il le représente come un Poète élégant, orné, délicat, qui s'est plus attaché au coloris, qu'au feu poétique; dont la manière n'est ni grande, ni terrible, mais qui a le stile toujours noble & souvent brillant. Il le compare à une Rivière tranquille, qui se plaît à serpenter dans des Plaines émaillées de fleurs, & dont l'eau fraîche & transparente coule sur un fonds d'un sable brillant &c.

Il nous présente enfin M. RACINE comme plus simple, plus naïf, plus tendre, qui a marché sur les traces d'un Père illustre dans la Poësie sacrée, & qui a choisi des sujets analogues à la douce sensibilité de son cœur; tels sont la Fille de Sion, qui se réjouit dans l'attente de son Roi & qui vient au devant de lui, avec des acclamations & des chants de triomphe; l'Agneau pur & innocent, qui se prépare pour être immolé, & qui attendrit les cœurs par le récit de ses souffrances; la Colombe gémissante dans le Désert &c. Il le compare à un Ruissseau, qui se plait dans des lieux écartés, qui coule avec plus de liberté dans l'ombre & le silence, & au murmure duquel on se sent entraîner dans une douce rêverie.

D'autres Poëtes, suivant M. GARCIN, se sont exercés encore avec succès à la traduction des Psaumes; mais les effets de leurs travaux ne sont pas considérables. Cependant la vue de ces richesses engagea M. GARCIN à les rassembler. Il lui parut, dit-il, qu'un Recueil du Psautier, composé des différens morceaux qu'en ont donné les Muses Françaises, seroit propre à former le goût, à nourrir la piété, & deviendroit un des plus beaux Monumens de Poësie sacrée, qui fut connu dans au

cune Langue moderne. *J'avoueroi encore, ajoute t-il, que j'aurois désiré que l'on substituât, s'il étoit possible, un tel Ouvrage à la Version des Psaumes, qui se chantent dans nos Eglises; Version dont l'extrême médiocrité ne laisse percer qu'avec peine les sublimes beautés de l'Original.* Les difficultés d'un tel projet lui ont fait penser, qu'au moins ce Recueil pourroit être d'un usage général parmi les Chrétiens, & servir utilement à la dévotion domestique.

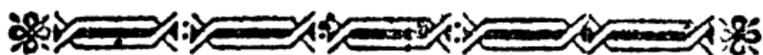
Malgré ses recherches, il ne pût compléter sa Collection, & il restoit encore environ un quart des Psaumes à traduire. Rebuté par-là, il négligea quelque tems son entreprise; mais l'idée de son utilité l'a enfin engagé dans un genre de Poésie tout nouveau, *dit il*, pour lui. Il s'étend sur les difficultés qu'il avoit à combattre; il les envisageoit avec tant d'éfroi, qu'il a été vingt fois sur le point d'abandonner l'entreprise. Ce n'est qu'en tremblant & animé par son zèle, qu'il offre au public cette Collection, laquelle renferme près d'un quart des Psaumes de sa traduction, outre plusieurs qu'il a retrouvés & même augmentés.

On trouve à la tête de chaque Psaume un court Argument, qui en fait conoitre l'Auteur Hébreu & le sujet, & qui en

marque l'objet moral & les leçons qui en résultent.

Il y a aussi une Table, qui indique les Auteurs de la Version de chaque Psalme. En voici les noms par ordre alphabétique: Mrs. d'AIRES; *de* BOIS-RAGON; *de* BOLOGNE, B*; *de* CERISI; *de* CHAVIGNI; Melle CHERON; Mrs CONRART; DOURXIGNI; Melle D*; Mrs. Le FRANC; *des* FONTAINES; FRENICLE; GARCIN; GAUTIER; *de* MALLEVILLE; *le Père* MANUEL; MALHERBE; MOREAU; DE LA MOTTE; OLIVIER; *de Ste* PALAYE; PALLAS; PAUSE; PIQUET; PORTES; *de* PRADAL; RACINE; ROUSSEAU; ROI; SEGUI.

L'Auteur finit son Discours préliminaire, en souhaitant que ce Recueil produise les effets auxquels il a tâché de le rendre propre, & qu'il puisse servir en quelque sorte de contre poison à tant d'Ecrits, dont la Religion & les Mœurs sont justement alarmées.



NOUVELLES ACADEMIQUES

ET LITERAIRES.

L'ACADEMIE Royale des Sciences de BORDEAUX avoit proposé pour sujet du Prix, qu'elle distribue anuellement, & qui consiste en une Médaille d'or, de la valeur de L 300: *Quels principes on doit suivre dans le mélange des terres, pour les rendre fertiles?* Les Pièces qui lui ont été envoyées sur cette matière, ne lui ayant pas paru mériter son suffrage, elle a réservé ce Prix pour 1766.

L'Académie avoit un autre Prix à distribuer cette Année 1764. consistant en une Médaille d'or de L 300. & L 300. en Argent, par la réunion des deux Prix qu'elle avoit réservés en 1762, La Question consistoit à savoir: *Quels sont les véritables principes de la Grèfe, & quels moyens on pourroit en déduire, soit pour le succès de cette opération, soit pour la perfectionner?* Ce Prix double a été ajugé à M. CABANIS DE SALAGNAC, Avocat au Parlement & Membre de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Limoges.

Le Prix de 1765. roule sur cette Question : *Quelle est la cause de la formation des Montagnes ?* Indépendamment de ce Prix , elle en aura encore deux autres à distribuer , la même année , qu'elle suspendit d'ajuger en 1763. L'un concerne la *preparation des laines* , & si on ne pourroit point trouver un moyen , qui , sans altérer leurs qualités , pût les préserver pour la suite de la piquure des insectes ; ou du moins si , dans les différentes teintures qu'on leur donne , on ne pourroit pas mêler quelque ingrédient qui , sans ternir ni endommager les couleurs , pût produire le même effet. L'autre Prix consiste à favoir : *S'il seroit possible de trouver dans le genre végétal quelques Plantes en Europe , autres que les Bleds de toute espèce & les Plantes legumineuses , qui , dans leur état naturel , ou par des preparations pussent supléer , en tems de disette , au défaut des Grains , & fournir une Nouriture saine ?*

• Pour 1766. elle distribuera encore deux Prix , chacun d'une Médaille. Le Sujet du premier consiste à *établir le genre , développer le caractère essentiel des Maladies épidémiques , qu'occasione ordinairement le dessèchement des Marais , dans les Cantons qui les environent ; à indiquer les précautions nécessaires pour prévenir ces Maladies ,*

en garantir les Manufactures ; & à donner une méthode curative, fondée sur l'expérience, que l'on puisse mettre en pratique avec succès. Le Sujet du second Prix est : *Quelles sont les causes des différentes coagulations ?*

Les Dissertations sur tous ces Sujets seront reçues jusques au premier Mai de l'Année pour laquelle ils sont proposés.

L'ACADEMIE D'AMIENS tint son Assemblée publique, le 25. Août Fête de ST. LOUIS. La Séance fut ouverte par M. TRIBERT, Inspecteur-Général des Manufactures à St. Quentin, Directeur de l'Académie. Son Discours roula sur *l'influence réciproque du Commerce sur l'Agriculture & de l'Agriculture sur le Commerce.* On y lut ensuite les Ouvrages suivans.

L'ELOGE de M. PESSÉLIER, Académicien honoraire, mort l'année dernière ; par M. BARON, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

ESSAI sur le Gouvernement & les Mœurs des anciens Amiennois & Beauvaisins ; par M. BACQUET, Procureur du Roi à Beauvais, Académicien honoraire.

DISCOURS sur le Charlatanisme ; par M. d'ESMERI, Médecin & Académicien.

LETTRE en vers & en prose au Roi STANISLAS , & Réponse du Monarque Bienfaiteur.

ÉPIÏRE aux Grands & aux Riches , par M. VALLIER , Colonel d'Infanterie & Académicien honoraire (*).

M. VALLIER fit aussi l'Eloge de M. le Comte d'ARGENSON, mort deux jours auparavant. Ce Morceau d'éloquence fait conoitre, que ce savant Militaire s'énonce en prose, avec autant de sublimité, qu'il le fait en vers.

L'Académie avoit proposé, pour Sujet du Prix de cette année, l'Eloge de M. DUCANGE, & elle l'a ajugé à M. LE SAGE DE SAMINE. M. Prosper HERISSANT, Maître ès Arts dans l'Université de Paris, âgé de 19. ans, a le plus aproché de l'Ouvrage couronné.

Cette Académie propose pour sujet du prix qu'elle distribuera à la ST. LOUIS 1765 : *Quelles sont les Maladies les plus communes en Picardie, & quelle est la meilleure manière de les y traiter ?*

Les Pièces pour le concours feront

(*) Nous avons donné dans notre Journal d'Octobre passé, page 445. des endroits de cette belle Epitre, qui fut luë aussi le 25. Août à l'Académie Française.

adressées franco à M. BARON, Secrétaire perpétuel de l'Académie, & on les recevra jusques au 1er Juin exclusivement. Le Prix est une Médaille d'or, de la valeur de 300. Livres.

Le Prix de l'*Ecole de Botanique*, tenué par M. d'ESMERI, Académicien, a été remporté par M. BAILLET d'Amiens.

Les Prix de l'*Ecole des Arts*, tenué par M. SELLIER, Académicien, ont été remportés come suit: Pour le *Dessain des Etofes*, par Mrs. LEBLON & MARSEILLE, d'Amiens: Pour la *Géométrie*; par M. DENSEAUX, de Dame-faucourt; par M. DUPONT, d'Amiens; & par M. CARPENTIER, de Fuscién: Pour la *Géographie*, par M. BOURBON, de Fai en. Sangterre. Pour l'*Architecture*, par Mrs. DESMARETS & FROMENTAL, d'Amiens. Ces Prix sont une suite de la libéralité de l'Hôtel de Ville de cette Capitale de Picardie. Les Elèves, qui en ont le plus aproché sont, M. SELIS de Paris & M. ROGER d'Amiens, pour l'*Architecture*; M. DUBOIS DE TILLAY pour le *Comerce &c.*

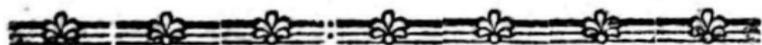
LE 13. de ce mois de Novembre l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres

Lettres de PARIS tint son Assemblée publique de la St. Martin. M. LE BEAU, Secrétaire perpétuel, ouvrit la séance, en annonçant, que le Prix de cette année avoit été ajugé à M. *Fréd. Samuel SCHMIDT* de Berne (*), qui, dans un âge peu avancé, en a déjà remporté plusieurs, ainsi que nous l'avons annoncé. La Pièce qui vient d'être couronnée avoit pour objet d'examiner & déterminer les différentes Classes des Prêtres Egyptiens; les marques extérieures qui les distinguoient & les caractérisoient sur les Monumens; les fonctions de leur Ministère; la nature des Sacrifices qu'ils étoient chargés d'offrir aux Dieux &c.

Le Sujet du Prix que l'Académie distribuera aux Pâques prochaines de 1765. est: *Quelle éducation les ATHENIENS ont donné à leurs Enfans, dans les Siècles florissans de la République?*

O o

(*) M. SCHMIDT est actuellement Conseiller Aulique de S. A. S. le Margrave de BADREDOURLACH; Membre de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris; des Académies de Lion, Montpellier, Toulouse, Nîmes, Marseille; de la Société des Antiq. de Londres; de la Société Etrusque de Cortone; des Acad. de Padoue, Luques, Volaterra, Göttingue, &c &c.

**L E T T R E S**

De JULIE à CAMILLE.

VINGTIEME LETTRE.

JE me souviens de vous avoir mandé, dans mon avant dernière, que le Duc de FLORAC faisoit préparer une fête somptueuse, qu'il vouloit doner à la Noblesse du Canton, & même je vous disois que je n'épargnerois rien pour me dispenser de m'y trouver, si le Comte n'étoit pas de retour. Je croyois bien que j'avois quelque part dans le motif de cette réjouissance; mais je ne m'imaginois pas que j'en étois l'unique objet, & ce détestable mystère me fut révélé par ma Tante deux jours avant son exécution. Je pouffai la résistance jusqu'à me jeter à ses pieds, pour qu'elle me permit de refuser cette galanterie. Hélas! il sembloit que je prévoyois les chagrins qui devoient en résulter pour moi. Toutes mes remontrances furent inutiles, & malgré mes larmes, la Comtesse me força par les voies

de la tendresse, à me dévouer au sacrifice qu'elle exigeoit de ma complaisance, sous la promesse de justifier ma conduite dans l'esprit de M. de VOLVIRE, au cas qu'il en prit quelque ombrage. Ne pouvant donc me soustraire à une obéissance, que les intérêts de ma Tante me prescrivoient, j'acceptai la fatale corbeille, que le Duc m'envoya, le matin de ce jour douloureux, dans laquelle je trouvai tout ce que le respect peut permettre d'offrir à une Fille de mon rang, & Lizette ayant épuisé son adresse en faveur de ma parure, que le bouquet élégant de M. de FLORAC rendoit complète, je descendis chez ma Tante, avec laquelle nous montâmes en Carrosse, mes Cousines & moi, pour nous rendre au Chateau du perturbateur de mon repos, qui vint nous recevoir à la tête d'une nombreuse Compagnie, dans laquelle je remarquai Madame d'ORMONT.

Le Duc nous conduisit dans un spacieux Salon, où nous trouvâmes la Marquise de FELCOURT & la Vicomtesse de MONTILLET, qui nous présenta Melle sa Fille, qu'elle vient de retirer du Couvent, où elle étoit à Paris. Cette belle enfant, dont l'aimable physionomie annonce deux lustres, ne fera pas, dans quelques an-

nées une des moins courtisées de la Province, si ses charmes naissans ne reçoivent aucun échec.

*Déjà naissent sur ses traces
 Les ris, les plaisirs, les jeux ;
 L'amour guette ses premiers feux.
 On voit par la main des graces
 Se former tout à la fois
 Son rire, sa dance & sa voix ;
 Mais dans l'art divin de plaire
 Qu'avec raison on préfère
 Au plus précieux des dons,
 VENUS, moins bien que sa Mère,
 Lui doneroit des leçons.*

Le Duc, d'un air aussi soumis qu'il étoit avantageux, quand il me déclara sa passion, me fit un compliment sur le bonheur qu'il avoit de me posséder chez lui. Je répondis avec autant de politesse que de froideur ; ce qui le déconcerta si visiblement, qu'une partie de l'assemblée s'en aperçut & particulièrement Mad. d'ORMONT, dont les yeux languissans lui reprochoient son indifférence. Après le rôle qu'elle avoit joué dans ce même Château, quelques années auparavant, son amour propre devoit être terriblement humilié,

d'autant plus que toutes les Dames affectoient de ne la pas remarquer.

Les divertissemens de cette fête pompeuse comencèrent par le spectacle, c'est à dire qu'à cinq heures M. de FLORAC me présenta la main, pour me conduire dans une très jolie sale de Comédie, où tout le monde me suivit, & sur le théâtre de laquelle la troupe des Comédiens d'Orléans nous représenta passablement bien *Ninette à la Cour*, suivie de la *Servante maitresse* & de la *Fête d'amour*; mais ce qui faillit à me déconcerter fut un pitoyable Prologue, dont toutes les fadeurs me furent adressées, premièrement par une désagréable VENUS, qui me cédant le prix de la beauté, se défit en ma faveur de sa ceinture; en second lieu par une bégueule de MINERVE, qui me gratifia de son Egide, & enfin par un Amour, aussi sot que sa Mère, auquel PALLAS coupa les ailes, dont les plumes incarnates & blanches furent déposées à mes pieds, avec l'Arc & le Carquois de ce maussade CUPIDON; le tout occasioné par les conseils ampoulés d'un benet de MERCURE, qui termina cette pièce prosaïque, aussi bêtement qu'il avoit comencé.

Ce divertissement fut suivi d'un souper

splendide. J'occupai la première place, à côté de mon fléau, qui ne me fit distinguer son amour, que par la délicatesse de ses attentions, dont j'affectai de ne pas m'apercevoir, ne paroissant occupée que du plaisir de m'entretenir avec Mad. de FELCOURT, que j'avois à ma droite.

Ce festin ayant été terminé par un concert d'instrumens, qui se fit entendre au dessert, toute la compagnie se rendit sur la terrasse, pour voir tirer un feu d'artifice, dont la décoration représentoit les forges de VULCAIN, & ce brillant spectacle, que je ne pus m'empêcher d'applaudir, fut enfin couronné par un Bal, que j'ouvris en soupirant avec M. de FLORAC; mais jugez, ma chère CAMILLE, de mon saisissement, lorsqu'au second tour de ce menuet, j'aperçus le Comte de VOLVIRE, qui disparut come un éclair, après m'avoir lancé le plus funeste des regards. Je terminai promptement cette fatale danse, pour me préserver de m'évanouir, au milieu de l'assemblée, & m'étant assise à côté de ma Tante, en lui disant qu'elle m'avoit perdue, mon batement de cœur devint si violent, que je fus contrainte de passer avec elle dans une chambre voisine, où je perdis tout à fait conoissance. Lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai

si foible, que ne pouvant reparoitre dans l'Assemblée, je priai Mad. de FRANQUEVILLE de me remener sur le champ chés elle; ce qui fut exécuté une demie heure après, malgré les instances du Duc, qui fit l'impossible pour me retenir. C'est ainsi que je sortis du Château de Florac, avec la ferme résolution de n'y jamais rentrer.

Ma Tante, qui regrettoit sincèrement de m'avoir rendue la victime de son entêtement déplacé, fit l'impossible pour me tranquilliser l'esprit. Elle m'assura, qu'avant de se coucher, elle écriroit au Comte pour me justifier des reproches qu'il se croyoit en droit de me faire, & que son postillon partiroit tout de suite, avec ordre de ne remettre sa Lettre qu'à M. de VOLVIRE. En éfet elle exécuta sa promesse, qui produisit le succès qu'elle en avoit espéré, & deux heures après j'eus la consolation de voir à mes pieds le plus passionné des Amans, qui les arrosa de ses larmes, en me témoignant sa douleur de la révolution que sa jalousie m'avoit causée. Il nous dit ensuite qu'il avoit laissé le Chevalier au Régiment, & que s'étant fait un plaisir de me surprendre, par un retour que je ne pouvois prévoir, il étoit

arrivé sur les dix heures du soir à Franqueville, où il avoit pris la Fête brillante que le Duc me donoit. Ensuite il me parla de ma chère CAMILLE, dont il me paroit enchanté. Son détail se termina par la triste nécessité qui le forcera de partir dans quinze jours, pour se trouver à Versailles le premier de l'an, où il compte s'arranger avec le Marquis de BLICOURT, pour la location d'un Hôtel, situé dans la rue St. Dominique. Enforte, que par les soins de ce tendre Amant, je jouis de la douce perspective de demeurer à Paris sous le même toit que mon aimable Amie; ce sera sans doute le comble de ma félicité. Pourquoi le destin ne me permet-il pas d'en attendre l'heureux moment sans allarmes, & coment peut il se plaire à traverser une tendresse si digne de sa protection? Voici le cruel motif de cette douloureuse réflexion.

La nuit étant fort avancée quand le Comte se retira, la matinée servit à la réparer, & il étoit midi, lors-qu'il fut jour dans nos appartemens. A peine fumes nous sortis de table, que l'on anonça le Duc de FLORAC. Un funeste pressentiment me fit pâlir d'éfroi, en le voyant paroître, & je m'aperçus que la présence du Comte, qui me baisoit la main come il entroit, le fit

changer de couleur. Il dissimula cependant son dépit l'espace d'une demie heure, que la conversation fut générale ; mais s'étant aproché de moi pour me féliciter encore sur l'heureux rétablissement de ma santé, il ne put déguiser plus longtems l'impatience que M. de VOLVIRE lui caufoit, puis qu'en affectant un ton railleur, il lui dit qu'il dévinoit aisément le motif de son retour précipité, qui ne témoignoit pas un grand zèle pour le service du Roi. Quand il sera question, lui répondit fièrement le Comte, de le prouver à mon Maitre, je crois qu'il trouvera beaucoup de différence entre le vôtre & le mien. Il ne m'est jamais cependant arrivé, reprit le Duc, de quitter mon Régiment, pour voler aux pieds d'une Maitresse, & j'ai trop bone opinion de vous pour croire, que vous ne réparerez pas la legéreté de votre conduite par un prochain départ. Je ne l'effectueraï, je vous jure, lui dit M. de VOLVIRE, qu'après avoir réprimé l'indiscrétion de vos remarques, dont je fais très peu de cas. Alors Mad. de FRANQUEVILLE leur ayant imposé silence avec une fermeté qui les terrassa, il lui demandèrent pardon de leur imprudence & lui promirent qu'à la considération ils oublieroient une altércation, qui manqua de me

faire évanouir. Ces deux Rivaux, pénétrés de ma situation, consentirent à s'embrasser, pour me rendre le calme que leur dispute m'avoit fait perdre, & la conversation s'étant montée sur un ton badin, je fus totalement la dupe de ma bonne foi, puis que je crus leur réconciliation sincère. Hélas ! j'ignorois qu'en s'embrassant, ils s'étoient donné rendez-vous dans un petit bois, qui se trouve entre Volvire & Franqueville. Le Duc se retira le premier, en disant qu'il alloit chez la Marquise de FELCOURT, & come je savois que le Comte devoit aller à Volvire, je ne fus pas surprise de le voir partir un quart d'heure après. Il m'avoit promis qu'il seroit de retour pour le souper, & il tint parole. Mais aprenant le lendemain que M de FLORAC avoit fait une entorse, qui ne lui permettoit pas de quitter la chambre, je ne doutai plus du fatal combat de ces deux rivaux. Enfin le Comte m'avoua, que son adversaire avoit le bras percé d'un coup d'épée, par lequel leur querelle s'étoit terminée, & qu'ils s'étoient réconciliés en se séparant. Je voulus lui reprocher la ruse dont il avoit usé pour me tromper, mais je fus contrainte de convenir, que l'audace du Duc méritoit d'être réprimée. J'espère que cette

leçon le rendra plus sage à l'avenir ; cependant je ne suis pas tranquille sur la suite de cet événement, car ce fat est réellement amoureux de moi, & j'ai tout lieu de craindre que son amour méprisé ne réveille dans son cœur le desir de s'en venger sur son rival. Jugez donc, ma chère CAMILLE, de la perplexité de mon ame & plaignez votre malheureuse Amie, que l'inquietude persécute dans le sein même du bonheur.



GENEROSITE' ANGLOISE.

UN Particulier, du Comté de *Derby*, en *Angleterre*, étoit demeuré seul de sa Race, & ne conoissoit personne assez familièrement, pour se promettre beaucoup de douceur dans le comerce ordinaire de la Société. Il avoit des biens considérables ; mais ses desirs étant bornés par l'habitude d'une Vie frugale, il ne voioit point quel usage il en pouvoit faire pour augmenter le bonheur de sa vie. Nulle passion, qui pût le déterminer par les motifs du plaisir ; nul engagement, qui parût le porter à rien par devoir. Sa condition lui devint si ennuyeuse, qu'après

un grand nombre de réflexions mélancoliques, il parvint à douter, si une Vie, dans laquelle il ne voioit aucune aparence de trouver jamais plus d'agrémens, ne méritoit pas d'être abandonnée. Un état même incertain, tel que celui qui vient après la mort, lui paroissoit préférable à celui dans lequel il n'éprouvoit que de la pesanteur & de l'ennui. Il en étoit déjà au choix de sa mort. Dans le trouble dont il ne pouvoit se défendre, il s'agitoit avec tant de marques d'inquiétude, qu'un Pauvre, qui le trouva rêveur & distrait, dans un lieu public où il se promenoit seul, se hazarda à lui demander s'il avoit besoin de ses services, ou s'il avoit quelque douleur pressante à laquelle on pût remédier? M. ILY, c'étoit le nom de cet Anglois, conoissoit le Pauvre qui l'interrogeoit. Il lui répondit, du ton d'un Home riche, qui n'est pas satisfait de sa fortune. Ah! que ne faites vous part aux autres, lui dit le Pauvre, d'un bien qui paroît vous être inutile! Ce reproche fit naître mille réflexions à M. ILY. Il trouva du plaisir à penser, qu'il pouvoit satisfaire un desir aussi empessé que celui qu'on lui marquoit.

Se faisant suivre du Pauvre, il le conduisit à sa maison, où il lui laissa le choix

de ce qui lui paroît le plus propre à le rendre heureux. Cet Infortuné avoit du sens & de la raison. Il confessa naturellement à M. ILY, qu'il n'avoit pas du goût pour les plaisirs, qui ne se trouvent que dans l'abondance; mais qu'une somme d'argent, qui le mettroit en état de former un petit Établissement, pour subvenir aux besoins de sa famille, suffiroit pour remplir ses vœux. Elle lui fut accordée sur le champ. Il en fit un si bon usage, qu'en peu de semaines, il se vit en état de ne plus craindre la misère. M. ILY suivoit de l'œil les progrès de son ouvrage. Sensible à la joie d'avoir changé la situation d'une Famille malheureuse, & aux témoignages de reconnaissance qu'il en recevoit continuellement, il s'aperçut qu'une occupation si douce avoit mis un changement extrême dans sa propre condition.

Les idées de M. ILY s'ouvrirent ainsi par degrés. Il conçut que le nombre des misérables n'étoit pas borné à ceux qui attendent des secours de la libéralité des Passans, & que si un Pauvre étoit capable de tant de sensibilité pour ses bienfaits, il en pouvoit espérer beaucoup plus d'une infinité d'honnêtes gens, qui ont plus d'élevation d'ame. Son cœur fut flaté de cette espérance. Il se fit une étude de

chercher ceux qui lui paroistroient dignes de son attention, par d'autres motifs que la simple humanité. Il en découvrit un grand nombre, car le monde est rempli de malheureux, qui méritent un meilleur sort. Il joignit au bien qu'il leur fit, ces manières honêtes & généreuses, qui épargnent aux ames bien nées, la confusion de voir leur misère trop connue, & même celle d'y voir apporter du soulagement. Le soin de répandre ses bienfaits, & de ne les pas faire valoir, occupèrent agréablement M. ILY. Loin d'avoir des momens oisifs à remplir, il se plaignoit que le tems étoit trop court, ou qu'il passoit trop vite. A l'ennui d'une vie pesante & inutile succéda la satisfaction de contribuer au bonheur d'autrui, & on en découvrit des états bien singuliers. En voici un d'un genre remarquable.

Un soir que nôtre généreux Anglois retournoit seul chez lui, après avoir passé la journée dans les exercices de sa bienfaisance, il entendit deux Commerçans, qui parloient de leurs affaires. Ils se disoient qu'elles n'étoient pas en bon état; ils regrettoient de n'être pas connus de M. ILY, dont on vançoit les bienfaits. Avec 50 Guinées, disoit un de ces Négocians, j'aquiterois mes Dettes pressantes; je sou-

tiendrois mon Commerce ; je travaillerois avec plus de tranquillité & de liberté ; je me remettrois bien-tôt dans l'état dont mes malheurs n'ont fait tomber. *Cinquante Guinees*, disoit l'autre Négociant, seroient bien éloignées de suffire au rétablissement de mes affaires, & quelque généreux que soit M. ILY, je ne le croirois jamais disposé à me prêter *Mille Guinees*, qui me seroient absolument nécessaires.

M. ILY s'aprocha d'eux. MESSIEURS, leur dit-il, j'ai entendu votre conversation, qui m'a appris vos besoins. Je connois M. ILY, dont vous avez si bonne opinion, & je pourrois vous rendre quelque service auprès de lui ; mais il est acablé de bien des soins, & je n'oserois vous répondre, qu'il se prêtât tout d'un coup à vous obliger. Cependant vous ne devez pas le regarder come le seul Home de nôtre Pays disposé à rendre service aux honêtes gens. Je veux que vous receviez de moi le service qui vous est si nécessaire, & je n'y mets que deux conditions : L'une que vous ne cherchiez pas à me conoitre ; l'autre que vous m'apporterez demain, à la même heure, & au même lieu, une Atestation de vôtre Ministre, qui me rende témoignage de

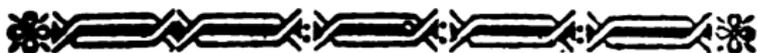
vôtre conduite. Ce discours fut reçu d'abord come un badinage ; cependant come nos Négocians ne couroient aucun risque , ils le trouvèrent le lendemain au Rendez-vous. M. ILY , fidèle à sa promesse , leur apporta les *Mille & cinquante Guintes* , qui leur étoient si nécessaires. Leur joie , leur gratitude parurent par les démonstrations les plus vives. Ils lui remirent en échange les Certificats de leur Ministre , qui furent sa seule Caution , car il les quita aussi tôt , pour éviter d'être reconu.

Les deux Négocians , qui recevoient son bienfait come un prêt , & qui vouloient lui en faire leurs obligations , furent extrêmement surpris de voir disparaître leur Bienfaiteur. Ils prirent une résolution digne de leur reconnoissance & de leur probité. Ce fut de faire aficher dès le lendemain , sur la Place de *Derby* , toutes les circonstances de leur Avanture , avec une Déclaration par laquelle il s'engageoient , devant le Public , à rembourser , dans certains termes , les Somes qu'ils avoient reçus du généreux Inconnu. Pour éviter toute équivoque , ils promettoient de les déposer entre les mains du Magistrat , qui pourroit les remettre au Porteur des

des Certificats du Ministre. Un procédé si noble leur atira l'estime de toute la Ville.

Le jour suivant offrit une nouvelle matière à l'admiration publique. Une autre Affiche parût dans la même Place. Elle portoit une Déclaration du Bienfaiteur , qui protestoit que , charmé d'avoir placé si heureusement son bienfait , il n'exigeoit d'autre payement , d'autre retour , que le sentiment de deux cœurs si remplis de probité & si capables de reconnoissance. Le généreux Inconnu prenoit le Public à témoin , qu'il leur cédoit les sommes en toute propriété , & que pour éteindre jusqu'au droit de les redemander , il avoit renvoyé au Magistrat les Certificats du Ministre.

On ne perça pas d'abord le voile dans lequel la modestie de M. ILY avoit envelopé ce bienfait. Peut être même cette belle Action auroit-elle échappé pour toujours au Public , si l'Intendant de ses affaires n'avoit pas dit , qu'il avoit fourni à son Maître les deux mêmes Sommes dans le tems de l'événement.



S P E C T A C L E S

LE 7 du mois de Septembre dernier, on représenta pour la première fois à Paris, à la Comédie Française, une petite Pièce épisodique en Prose, intitulée *Le Cercle, ou la Soirée à la mode*. Cette nouveauté a été très bien reçue. M. POINSINET le jeune, qui en est l'Auteur avoit déjà été applaudi par le Public au Théâtre Italien (*). Voici le Précis de cette nouvelle Comédie.

ARAMINTE, Veuve d'un Financier, a une Fille unique, nommée LUCILE, qui aime & est aimée de LISIDOR. Celui-ci craint qu'un certain Marquis, le modèle des Petits-Maitres, ne la lui enlève. Il comunique ses inquiétudes à LISETTE, Femme de Chambre. Naturellement indiscrete & médisante, elle lui fait le portrait de sa Maitresse & de toutes les personnes de sa Société. LISIDOR ne peut comprendre comment le Marquis a pris si

(*) M POINSINET a donné au Théâtre Italien *le Sorcier*, Comédie à Ariettes, qui est toujours suivie, chaque fois qu'on la reprend.

rapidement tant de crédit sur l'esprit d'ARAMINTE : LISETTE lui apprend que c'est parce qu'il fait faire des nœuds , travailler à la tapisserie & broder au tambour ; qu'ARAMINTE & ses Amies se sont récriées :

Un Colonel qui brode , qui fait de la tapisserie , c'est un Homme unique , essentiel , & qu'il faut s'attacher ! Cette Scène est remplie de traits vifs & de peintures assez fidèles.

LUCILE , jeune personne instruite & éclairée , mais naïve , craint d'être obligée d'obéir à sa Mère , & d'épouser le Marquis , malgré son inclination. Elle sent bien qu'une obéissance aveugle tient du préjugé , mais elle dit à son Amant , qui la presse de se décider ; que *l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de son Sexe , & qu'entre le vice & la vertu , il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.*

ARAMINTE paroît sur la Scène. Elle se dispose à aller au Spectacle. On lui demande si c'est au François ? Elle profite de cette question pour critiquer plaisamment la plûpart de nos Tragédies modernes , & finit par une censure très vive des Operas comiques , du nouveau genre.

On vient dire , que ELIANTE , une des

Amies d'ARAMINTE, l'envoie prier de lui doner une place dans sa Loge. Cette proposition change le projet d'ARAMINTE; elle se détermine à rester chez elle; la raison qu'elle en done, est que CELIANTE a l'impertinence manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes & de se placer toujours à côté d'elle, qui est brune.

Le Baron arrive. C'est un vieux Militaire, Tuteur de LUCILE, home sensé, mais peut-être trop sincère. Il entre sans qu'on l'annonce. Il vient d'apprendre qu'ARAMINTE est résolue de doner sa Fille au Marquis, qu'il méprise, & tout uniment, il vient se proposer lui même. Il est las de vivre garçon & seul, entouré de Neveux, qui traitent provisionnellement de sa succession avec des Usuriers. Il veut vivre dans ses Terres. Cette résolution étonne ARAMINTE, trop Petite-Maitresse, pour que cette idée ne lui paroisse pas choquante. Voici ce que le Baron lui répond :
Vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez soi. Une Maison simple, mais bien disposée, où l'agréable s'unisse sans faste à l'utile. Un Ciel serain, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une Société peu nombreuse, m'is choisie; des plaisirs vrais, que ne suit jamais le repentir, & qui servent à la santé, loin de la détruire. C'est là, c'est

du sein de son Château, qu'un bon Gentilhomme voit fructifier sous ses yeux la Terre, qu'il a souvent aidé à défricher lui même. Les Arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, & sa joie s'élève avec eux. Entouré de Paysans, qui le chérissent en Père, il examine un travail le moins estimé, mais le plus noble. Il les en ourage, les récompense; ces gens là ne le louent pas, mais ils le bénissent & cela vaut mieux &c.

Le Baron se retire, en disant, qu'il viendra souper. DAMON, Poète, lui succède. Il vient proposer la lecture de sa Tragédie. Toute la Compagnie se rassemble. Le Poète, toujours sur le point de lire, est sans cesse interrompu par un Abbé, que l'on prie de chanter, & qui le refuse constamment, sous prétexte qu'il est excédé des parties de plaisir dans lesquelles on l'a entraîné. La porte s'ouvre; c'est le Médecin qu'on annonce. Ce Médecin est un Docteur tout à fait charmant. Il nomme la Mâne *Miel aërien*: Il parle de Bol de savon, de Nerfs qui se crispent, de *Fluide nerveux* &c. Il consulte la santé de toutes les femmes. L'Abbé se lève, aperçoit des Livres de Musique & chante une petite Ariette par distraction. On lui en fait compliment; il paroît tout étonné d'avoir chanté. Le Poète enrage. Enfin le Docteur, que ses affaires apel-

lent ailleurs, se retire on ne peut pas plus agréablement, & avec beaucoup de vérité dans le propos & dans les manières. L'Abé suit la jeune LUCILE à son Clavecin, à la prière d'ARAMINTE, qui ordonne à LISETTE de les accompagner.

Le Poète croit alors être parvenu à réunir toutes les attentions. Dans le tems qu'il va comencer, il passe par la tête d'une des femmes de demander des cartes. On prépare une table, & les trois femmes se disposent à faire un *Tri*. Le Poète indigné se retire, & les femmes, qui ne prennent garde ni à sa fureur, ni à sa retraite, comencent leur partie.

Un grand bruit annonce le jeune Marquis. Il dit aux femmes mille douceurs & mille impertinences. Il raconte que le matin il a pensé se faire une affaire, parce que son Cocher a coupé un Carosse dont le propriétaire prétendoit qu'il devoit le reconoitre à sa livrée. *Ma foi, moi je ne conois guère que celle du Roi & la mienne... Vous verrez qu'on ne pourra plus voyager dans Paris, sans avoir le Blason dans sa poche &c.* Il sort des noeuds, des jarrettières, un sac à ouvrage. L'une des femmes, qui perd, s'impatiente, Le Marquis promet de garder le silence, s'aproche du métier, & comence à faire de la tapisserie. En travaillant, il raconte la mort d'un des plus intimes Amis de la Maison :

Le Comte d'ORVIGNI est mort... Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

UNE JOUEUSE.

Cela est incroyable.... C'est en pique, le Roi de cœur.

ARAMINTE.

Vous me désolez, Marquis... Voilà mon Roi, deux fiches, &c. &c.

LISETTE vient annoncer que le Serin privé s'est échapé. ARAMINTE, qui s'étoit entretenue, en jouant, de la mort de son meilleur Ami, jette les cartes & s'enfuit, en prenant la perte de son Serin.

Le Marquis reste avec les deux autres femmes, qui lui aprènent, que la Comtesse, qu'il a quitée, vient d'hériter d'une fortune confiderable. Cette nouvelle change ses idées, & sur ce simple avis, il se détermine en étourdi à courir chez elle, pour reprendre ses fers. ARAMINTE, qui rentre, est informée, par ses Amies, de la conduite & des sentimens du Marquis, dont elle est également indignée. Elle ouvre les yeux, & prend le parti de donner sa Fille à LISIDOR. Elle dit au Baron, qu'elle a de nouvelles idées à lui comuniquer, & annonce qu'elle n'est pas éloignée de lui donner elle même la main, ce qu'il accepte avec plaisir.

Le Mot de la première Enigme du Mois d'Octobre est CHAMINE'E , & celui de la seconde FUSSEAU CORAIRE est celui du Logogriphe On y trouve *Ris , Acier , Cor , Soc , Acrise , Ceos , Roi , Soir , Roc , Cre , Ea , Ire , Sera , César , Arc , Jo , Afer , Crise , Or , Rose , Car , Soria , Oise , Air , Sois , Eric , Ia , Rosaire , Sao , Ut , Ré , Ais , Aire , Rasoir*

T A B L E.

E XPLICATION des Noces de Cana	474
<i>Ey. sur cette Propos. de l'Acad de Besançon ;</i>	
La Prosperité découvre les Vices & l'Adversité les Vertus.	515
<i>Mes Glanures.</i>	515
<i>Nibilana.</i>	522
LIVRES NOUVEAUX.	
<i>L'Esprit des Monarques Marc-Aurèle Julien, Stanislas & Frédéric</i>	535
<i>Principes de l'Art de la Guerre</i>	547
<i>Journal Oeconomique de Berne.</i>	554
<i>Odes sacrées , ou les Psaumes de David en Vers françois , Traduction nouvelle.</i>	545
NOUVELLES ACADEMIQUES.	
<i>Académie de Bordeaux.</i>	564
<i>Académie d'Amiens.</i>	566
<i>Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.</i>	568
PIECES ANONYMES.	
<i>Lettre de Julie à Camille</i>	570
<i>Générosité Angloise.</i>	579
<i>Le Cercle , ou la Soirée à la mode , Comédie.</i>	586